NUMERO 58

Illinois U Library

13 MAI 1950

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

PERSONNAGES :

La Révérende Mère Maria ; dans le siècle : Maria de Mello, abbesse du monastère de la Transfiguration, d'Almapeira, 20 ans. . .	*Muriel CHANEY*
Leon Roles, coadjuteur du diocèse, 50 ans	*Raymond HERMANTIER*
Francesco Nogueira, gouverneur civil de la province, 30 ans.	*Jean-Claude MICHEL*
Basile Moralès, curé d'Almapeira, chapelain de la communauté, 45 ans.	*Charles CHARRAS*
Sœur Aurora, maîtresse des novices, 50 ans. . . .	*Françoise MOREAU*
Sœur Valeria, cousine de Maria, 25 ans.	*Monique HERMANT*
L'Évêque, 70 ans.	*Élan LAVIGNE*
Lazarre, cabaretier, 50 ans	*Bernard MUSSON*
Pia, femme de Lazarre, 45 ans	*Marie PAILLET*
Pedro	*Pierre PRADAL*
Gonfalo	*Jean ALAIN*
Esteban.	*Guy PIERAULD*
Des Religieuses	*Isabelle HAMM* *Élisabeth LOBBÉ*

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Dans un pays du Sud. Le vestibule d'un monastère. Au fond, une grande porte percée d'un judas. La porte est cantonnée de deux petites baies aux volets clos. Par les interstices des volets passent les longs rayons d'une lumière vive.

BASILE. — Avoir fait de ce vestibule un parloir ! Autant retenir les gens à la porte. Quelle furie de tout bouleverser...

AURORA. — Vous savez bien, Révérend Padre, qu'il ne vient jamais de visiteurs. La règle l'interdit.

BASILE. — N'importe. Il y a toujours des exceptions. Moi-même ; aujourd'hui, le gouverneur Nogueira... Enfin ! Vient-elle ?

AURORA. — Quand elle a entendu la cloche de la tourière elle s'est éclipsée.

BASILE. — Elle me fuit, c'est certain.

AURORA. — Non. Ce pouvait être quelque intrus... Fuit-on son confesseur ?

BASILE. — Pourquoi pas ? Enfin, vient-elle, ou la verrai-je à la chapelle ?

AURORA. — Non. Elle vous verra ici même. Ce sont ses ordres. Je l'ai fait avertir. Mais on n'attendait point M. le gouverneur.

BASILE. — Il m'a dépassé sur la côte. Je suis monté dans sa calèche. Me recevoir ici ! Ma foi, je commence à croire que les gens n'ont pas tort...

AURORA. — Que disent les gens ?

BASILE. — Des sottises, des horreurs. Je préfère... je me refuse à y croire.

Entre Maria.

MARIA, *brusque.* — Je vous attendais.

BASILE. — Vous êtes abrupte, ma fille.

MARIA. — Il ne faut pas chercher ici des propos de boudoir.

BASILE. — Que vous advient-il ? Vous mordez.

MARIA. — C'est vous, j'imagine, qui m'apportez une nouvelle acide.

BASILE. — Je ne vous comprends guère. Je viens à mon habitude, au jour de la confession...

MARIA. — Je ne souhaite pas d'être entendue cette fois.

BASILE. — Mais la coutume...

MARIA. — La coutume prétend que je me sois chargée de fautes en suffisance pour motiver au retour du même jour, chaque semaine, la confession, la contrition, le ferme propos et l'absolution ? C'est cela ?

BASILE. — Mais vous entreprenez le procès de nos plus saintes pratiques ; vous...

MARIA. — Je ne souhaite pas d'être entendue. Est-ce clair ?

BASILE. — Ma fille, vous pourriez faire outrage à la dignité de mon sacerdoce ! Mais je dois répondre de ce petit troupeau. Je veux vous donner exemple de patience et de charité.

MARIA. — Que vous faut-il encore ? Venez au fait.

BASILE. — Eh bien, c'est le sort de ce vieux jardinier. Qu'a-t-il fait pour que vous le renvoyiez ?

MARIA. — Faut-il qu'un serviteur se rende coupable pour que je me passe de lui ?

BASILE. — Mais enfin, ce vieillard...

AURORA. — Un bon vieillard.

MARIA. — Un homme.

BASILE. — Il se rendait utile. Usé, vous le jetez dehors.

MARIA. — J'assure sa subsistance. Il n'a plus qu'à se dorer le ventre au soleil.

AURORA. — Pour cela, il ne s'en privait guère.

BASILE. — Mais vos travaux de jardinage, votre potager, vos fruits ?

MARIA. — Il nous a montré comment nous y prendre. Ensuite ?

BASILE. — Ensuite ? Eh bien, ensuite, cette action et d'autres vous font tort au village. On jase. Il ne faut pas que le scandale vienne d'une maison sainte.

MARIA. — Quelles autres actions ?

BASILE. — Qu'importe ! On jase, vous dis-je.

MARIA. — Mais encore ?

BASILE. — Je n'ajoute pas foi à ces balivernes. Mais, enfin, cette statuette de l'Enfant Jésus...

MARIA. — Cette statuette de l'Enfant Jésus ?

BASILE. — Cette statuette dont j'avais fait présent à votre réfectoire. On raconte que... Mais c'est trop absurde !

MARIA. — Me direz-vous à la fin !

BASILE, *d'un trait.* — On assure que vous l'avez logée dans la niche de votre chien.

MARIA. — Et quand cela serait ? Je ne reconnais pas mon Dieu dans cet ouvrage grossier.

Silence atterré de Basile. Maria le considère froidement.

AURORA, *à Maria.* — Je vous l'avais dit que c'était provocant !

BASILE, *éclatant.* — Provocant ! C'est sacrilège. L'Enfant Jésus dans la... Ah ! non. Je ne puis en croire mes oreilles.

MARIA, *ironisant.* — Je ne vous propose pas de voir.

BASILE. — Taisez-vous, malheureuse sacrilège !

MARIA. — Que de bruit pour une image ! Croyez-vous que Dieu se plaise à figurer sous les traits de ce nabot en sucre peint ?

BASILE. — Vous serez damnée ! Il faut enlever cette effigie de là. Nous la promènerons en procession expiatoire.

MARIA. — L'objet restera dans son coin. Et nous ne sortirons pas en procession. Je n'expose plus mes filles aux propos graveleux de vos paroissiens.

BASILE. — Vit-on jamais ! Propos graveleux ! Ils s'agenouillent sur votre passage.

MARIA. — Et courbent la tête et se communiquent ainsi leurs pensées ordurières. Mes filles ne sont pas les petites zélatrices de votre morale de patronage. C'est un ordre cloîtré que j'ai fondé.

BASILE. — Prenez garde à votre fierté, doña de Mello !

MARIA. — Prenez garde à votre couardise, Basile Moralès !

BASILE. — Les terres et le nom de vos parents ne vous épargneront pas les sanctions de vos supérieurs.

MARIA. — Comme vous, ils craignent le riche et le puissant. Ils s'attachent comme vous de toutes leurs forces à l'ordre établi.

BASILE. — Mais si vous menacez cet ordre...

MARIA. — Je ne suis un motif de terreur pour personne. Et je ne veux commander qu'à mes filles.

AURORA. — Oui, madame.

BASILE. — On ne vous laissera pas leur tenir un langage de révolte.

MARIA. — Vous craignez qu'il ne vous en cuise. Contre qui croyez-vous que je sois révoltée ? Contre vos pauvres petits expédients de sorcier païen ou contre l'affadissement de l'âme, contre l'éloignement de Dieu ? Je suis venue ici pour y vivre avec Dieu, avec Lui seul. Que me font vos pitreries ? Continuez en paix.

BASILE. — Vous m'accusez de sorcellerie, de paganisme, moi, un vigilant pasteur !

AURORA. — Notre Mère Supérieure veut dire qu'elle n'ignore point votre négoce.

BASILE. — Mon négoce ?

AURORA. — Votre petit débit. Ce cabaret dont le tenancier vous verse les bénéfices.

BASILE. — Je les réserve à l'édification d'une nouvelle église.

MARIA. — Il vaudrait mieux célébrer la messe sur une pierre en plein vent. Penser que la maison de Dieu devra ses murailles à la soif de ces braillards !

BASILE. — Vous ne savez rien de mes devoirs séculiers.

MARIA. — Je connais ce qui vous est interdit, votre trafic des sacrements, votre tapage autour de médailles prétendument miraculeuses. Les sacrements sont pour tous et les miracles à ceux qui les méritent.

BASILE. — Mon trafic ?

MARIA. — Vous vendez hors de prix le baptême et le mariage ; et la messe pour un mort coûte plus cher que le tonneau d'alcool dans votre cabaret.

BASILE. — Il y va de la dignité de l'Eglise.

MARIA. — Je vais vous demander de ne plus apporter ici l'image de cette dignité-là !

AURORA. — Madame !

BASILE. — Vous me priez de sortir ?

MARIA. — Je vous fais comprendre que l'entretien est terminé.

BASILE. — Sœur Aurora, vous aurez à vous souvenir de cet instant.

AURORA. — Je ne sais ce que vous voulez dire.

MARIA. — La Sœur ferait un mauvais emploi dans vos délations. Elle m'est dévouée.

AURORA. — Oui, madame.

BASILE. — Aveuglément. Vous pervertissez des âmes innocentes !

AURORA. — Adieu, monsieur le curé.

BASILE. — Qui vous dira la messe et qui vous recevra en confession ?

MARIA. — J'y pourvoirai. Mais je ne crois pas être longtemps sans nouvelles de vous. *(En même temps Maria entr'ouvre la porte. Basile se glisse dehors. Aurora demeure immobile, à considérer la porte.)* Resterez-vous là fichée comme un pieu ?

AURORA. — Parfois vous me faites une peur affreuse ; la nuit, j'ai beau prier...

MARIA. — Que craignez-vous ?

AURORA. — Je ne sais. Souvent vous êtes étrange. Votre comportement...

MARIA. — Ne te soucie pas de moi. Allons, retourne auprès de tes novices.

AURORA. — Avec vos vingt ans ! Vous devriez être parmi elles.

MARIA. — Que dis-tu là ?

AURORA. — Je rêvais à haute voix.

MARIA. — Méfie-toi de tes rêves. Le renvoi du chapelain t'épouvante, n'est-ce pas ? Pouvais-je laisser plus longtemps libre accès dans vos âmes au premier venu ? A quoi bon ces murs, la sévérité de la règle et les coups de la discipline, s'il nous faut au bout de la semaine retrouver ce colporteur ! Il nous écoute comme il fait pour ses basses-courières qui lui rapportent les péchés de leur chair afin de les revivre et de se mettre en train avant d'y retourner. Il nous fallait un directeur. A défaut d'un tel homme, je ne supporterai plus sa caricature.

AURORA. — Mais vous vous dérobez à la confession !

MARIA. — Ah ! ne reviens pas sans cesse comme une poule écervelée, picorant le sol où le grain n'est plus.

AURORA. — Nous sommes sans messe et sans confession. Que dira monseigneur l'évêque ?

MARIA. — Je relève du Saint-Père.

AURORA. — Mais vous savez bien que monseigneur exerce un droit de regard.

MARIA. — Leurs regards, toujours leurs regards. Je veux me soustraire à tous ces regards. Est-ce qu'ils ne me le permettront pas ?

AURORA. — Vous êtes trop jeune.

MARIA. — L'Ordre est jeune avec moi.

AURORA. — Au train où vous le menez, il ne vieillira pas.

MARIA. — Retourne auprès de tes novices.

Un temps.

AURORA. — Madame, le Révérend Basile n'était pas seul ici.

MARIA. — Quoi ?

AURORA. — Le gouverneur Nogueira l'accompagnait. Il souhaite vous entretenir.

MARIA. — Encore un donneur de conseils ! Où est-il ?

AURORA. — Il se promène sous les arbres du jardin.

MARIA. — Qu'il vienne.

AURORA. — Est-ce que vous le recevrez ici ?

MARIA, *péremptoire*. — Oui.

AURORA. — J'ai fait demander la Sœur Valeria.

Paraît Valeria, tandis que sort Aurora.

MARIA. — Vous assisterez à mon entrevue avec M. Nogueira, que vous connaissez.

VALERIA. — Cependant, ma Mère !

MARIA. — Cela est prescrit.

Brève sonnerie pour annoncer Francesco, qui entre par le fond.

FRANCESCO, *à Maria*. — Madame !

Il s'incline silencieusement devant Valeria.

MARIA, *détendue*. — Bonjour, Francesco. Vous venez au dernier moment.

FRANCESCO. — Voulez-vous dire que j'arrive à point et qu'il allait être trop tard ?

MARIA. — Il allait être trop tard pour franchir la grille. Vous serez mon dernier visage d'homme.

FRANCESCO. — Je fus déjà le premier. *(Plus bas :)* Ne peut-on vous parler seul à seule ?

MARIA. — C'est impossible. La Sœur Valeria n'ignore rien de ce qui me regarde ; en outre, elle est ma cousine.

FRANCESCO. — Puis-je vous parler librement ?

MARIA. — N'étiez-vous pas mon fiancé ?

FRANCESCO. — C'est la raison de ma retenue.

MARIA. — Mais vous êtes resté mon ami.

FRANCESCO. — Avons-nous jamais été amis ?

MARIA. — Je vous aimais comme tel.

FRANCESCO. — Il n'y paraissait guère.

MARIA. — Vous m'aimiez trop autrement. Vous me donniez la chasse avec vos pareils. Allez-vous encore me donner la chasse, Francesco ?

FRANCESCO. — Cette fois, je viens vous alerter !

MARIA. — C'est une autre manière de me traquer. C'est votre manière à tous, aujourd'hui !

FRANCESCO. — Ne me confondez pas avec vos ennemis.

MARIA. — Ainsi, me voilà pourvue d'ennemis. Qui sont-ils ?

FRANCESCO. — Tous, madame ! Vous le disiez, vous le savez.

MARIA. — Ai-je fait tort à quiconque ?

FRANCESCO. — Il eût mieux valu ! On ne vit pas impunément à la pointe de l'âme. On vous épie. Vous vivez ailleurs, madame, mais les hommes existent à côté de vous.

MARIA. — Francesco, je ne peux plus souffrir leurs visages !

FRANCESCO. — Pour vous détourner d'eux il fallait vous concilier leurs grâces.

MARIA. — Mon ami, je n'ai pas votre patience. Vous êtes un homme public. Je serais morte vive dans vos salons !

FRANCESCO. — Comment vous exprimer mon inquiétude ? *(Un temps.)* J'ai reçu plusieurs rapports de police et des lettres anonymes. Les familles de vos novices prennent peur. Il semble que votre demeure gagne un mauvais renom. La calomnie est puissante. Permettez-moi de vous engager...

MARIA. — Monsieur, pas ce ton-là, s'il vous plaît, ou je vous abandonne à vos soucis.

FRANCESCO. — Bien ! Je saurai vous protéger du dehors. Mais au nom du souvenir laissez-moi vous poser une question.

MARIA. — Au nom de Dieu, que votre question ne soit point ridicule ou indiscrète.

FRANCESCO. — Ne me croyez pas insolent de vous demander ceci : est-ce que l'on ne peut pas déroger, même sous l'habit ? Est-ce que dans les Ordres comme ailleurs, plus qu'ailleurs, il n'est pas des règles à ne point enfreindre ?

MARIA. — C'est un langage pour pensionnaire, pour quelque novice privée de vocation. Oubliez-vous que je suis la gardienne de la règle qui régit tout ici ?

FRANCESCO — Cette solitude au-dessus, au dehors ; c'est cela qui m'effraie pour vous !

MARIA. — On se bat toujours seul.

FRANCESCO. — Même dans l'Eglise ?

MARIA. — Dans l'Eglise surtout.

FRANCESCO. — Enfin, cela concerne Dieu aussi, la façon de le servir.

MARIA. — Je vous écoute.

FRANCESCO. — Il y a toujours eu de l'enfant rebelle en vous.

MARIA. — Je me suis pliée aux volontés de mes parents. Jusqu'à ces fiançailles...

FRANCESCO. — Il y avait du défi dans votre soumission. Je l'ai bien senti. Oubliez-vous que nous avons rompu sur mon initiative ?

MARIA. — Je vous ai su gré d'accepter l'évidence. Mais je ne défiais que moi-même par ma docilité. *(Un temps.)* Cette fois, je serai fidèle jusqu'au bout !

FRANCESCO. — Le cloître ne vous a point attendrie.

MARIA. — Je suis abbesse !

FRANCESCO. — Il est beau de manier la houlette. Mais il faut savoir où guider le troupeau... et le berger.

MARIA. — Cette science-là est mon secret.

FRANCESCO. — C'est pourtant le seul éclaircissement que je vous demande.

MARIA. — Le seul aussi que vous ne puissiez me demander. Francesco, si j'étais l'épouse d'un homme, nul n'aurait le droit de m'interroger. Il y a le mystère sacré du couple. Depuis que je suis dans cette enceinte je n'ai cessé de voir grandir autour de moi la curiosité. Et plus je marque ma volonté de solitude plus je trouve les autres acharnés à me retenir, à m'imposer leurs visages et leurs discours.

FRANCESCO. — Si vous étiez l'épouse d'un homme, il appartiendrait à cet homme de juger votre conduite. En l'occurrence, c'est le devoir de vos supérieurs et de ceux qui vous aiment.

MARIA. — Dieu suffit à la tâche de me connaître.

FRANCESCO. — Quelle étrange religion vous invoquez là !

MARIA. — Ma religion est Amour.

FRANCESCO. — Amour qui prend les traits de la colère.

MARIA. — Je suis insurgée contre le simulacre de la Foi dont je trouve partout la grimace.

FRANCESCO. — Vous demandez trop à l'homme. Souvenez-vous que vous êtes humaine !

MARIA. — Je ne l'oublie pas puisque je suis en colère.

FRANCESCO. — On peut être sainte par le détachement ou par la charité. Vous apercevez trop l'insuffisance des hommes et ne leur pardonnez pas assez.

MARIA. — Suis-je une sainte ? Je sais bien que je m'emporte et qu'il me faudrait autant de fermeté avec plus de douceur, autant de force avec moins d'ostentation. Mais c'est ma nature et je n'y puis rien. Je prie. Dieu me refuse le don de charité.

FRANCESCO. — Mais que voulez-vous de vous-même ?

MARIA. — Demandez à Dieu ce qu'il veut de moi. Je me sens brandie dans son poing. Je ne puis en dire plus. Est-ce que j'en sais davantage ?

FRANCESCO. — C'est trop obscur. Vous serez objet de confusion. Et vous m'aurez tout refusé, même la paix.

MARIA. — Il s'agit bien de vous ! Il s'agit bien de paix !

FRANCESCO. — Oh ! je sais que tout ce que je puis dire ne servira qu'à me diminuer à vos yeux. Mais ne contestez pas, au moins, que vos alarmes soient les miennes.

MARIA. — Quel acharnement vous mettez à nous découvrir des choses en commun !

FRANCESCO. — Le même que vous apportez à ignorer le peu qu'il nous en reste.

MARIA. — Vous ne prétendez pas, j'imagine, que mon aversion pour vous m'ait jetée dans le cloître !

FRANCESCO. — C'est un grand sujet de dépit pour un homme que sa maîtresse lui préfère le cloître.

MARIA. — Dieu ne fait point de jaloux !

FRANCESCO. — Vous en décidez.

MARIA. — C'est un petit sentiment.

FRANCESCO. — Je ne me targue pas d'aimer l'éternel. C'est, en vous, ce qu'il y a de vulnérable et de mortel qui m'attache. Tant pis si vous me trouvez encore pauvre et bas ; je n'ai jamais compris vos élans ; et je soutiendrais ici même...

MARIA. — N'espérez pas obtenir en ce lieu le récit de ma vocation et la confidence de mes prières.

FRANCESCO. — Je suis prêt à vous montrer que vos séquestrations de vierge attisent une ardeur détournée, que vos privations outragent la nature et que j'étais cent fois digne...

MARIA. — Voilà pourquoi vous venez rompre mon silence !

FRANCESCO. — Non ! vous le savez bien. Vous savez que ce n'est pas ainsi que je vous aime et que j'ai motif à craindre...

MARIA, *catégorique.* — Laissons là vos amours.

FRANCESCO, *avec une amère résignation.* — Ah ! Maria, vous demandez beaucoup aux êtres.

MARIA. — Je leur demande tout ce qu'ils peuvent donner. Il en est dont je n'exige rien. De vous, certes, j'attends beaucoup.

FRANCESCO. — Oui, oui, oh ! oui, je sais que vous me ferez taire, que vous m'imposerez silence, silence jusqu'au bout pour mieux vous écouter, pour vous entendre mieux, pour *vous* connaître toujours. Allez ! je respecte votre habit, votre retraite, vos insignes, votre Dieu. Il n'y a guère que moi qui ne mérite pas d'égards et pas de soins. Il n'y a que moi qui le pratique, ce mépris de soi que vous recommandez.

MARIA. — Il est bien tard pour faire paraître ces sentiments. Il me fallait un furieux quand j'étais dans le monde, à la rigueur, monsieur, mais pas ici.

FRANCESCO. — Vous voulez me donner le regret de vous avoir libérée. Je croyais vous réduire par ma compréhension. C'était mal vous connaître. Vous êtes à enlever de haute lutte, et je parle encore au lieu d'agir.

MARIA. — Eussiez-vous agi qu'il en eût été de même !

FRANCESCO. — Je vous supplie de ne pas ajouter à ma douleur de vous avoir perdue celle d'assister à votre déchéance.

MARIA. — Que la fiancée parjure demeure au moins une recluse idéale !

FRANCESCO. — Ne me demandez pas d'applaudir à vos dérèglements.

MARIA. — Je n'avais pas l'ambition de mériter votre enthousiasme.

FRANCESCO, *soudain las.* — Par pitié ! cessez de me narguer. Ne voyez-vous pas que je souffre ?

MARIA, *compatissante.* — Francesco, mon ami, c'est votre mollesse qui m'oblige à vous cingler.

Que venez-vous querir ici ? Il n'y a pas de consolation pour vous auprès de moi.

FRANCESCO. — Je veux savoir enfin. Accordez-moi cela. Faites-moi cette aumône; que j'aperçoive au moins ce que je ne puis posséder. Partageons votre secret, Maria ! Je veux emporter le visage de votre âme !

MARIA, *raidie.* — Au moins mon âme !

FRANCESCO. — Que vous êtes précieuse à vous-même !

MARIA. — Je ne m'appartiens pas. Je suis précieuse à Dieu !

FRANCESCO. — Il y eut beaucoup de factieux dans votre lignée. Ils ont eu le chef tranché... Que faire pour vous montrer le danger ?

MARIA. — Je l'aperçois. Il ne me fait pas peur.

FRANCESCO. — Je vous sais intrépide. Mais votre âme, dont vous êtes si sûre, est peut-être menacée.

MARIA. — Ce risque-là aussi je l'assume en Dieu.

FRANCESCO. — Cela ne signifie rien.

MARIA. — Cela signifie que je me suis donnée sans que rien demeure pour le calcul et la prudence. Qui donne en calculant ne donne rien. J'ai fait abandon total, sans méfiance.

FRANCESCO. — On peut se donner au diable sans méfiance.

MARIA. — A celui-là on se prête seulement. Avec l'arrière-pensée de se reprendre.

FRANCESCO. — Ne toisez pas les hommes de la hauteur de votre âme. Bientôt la charge de cette maison vous pèsera. Et votre œuvre sera compromise.

MARIA. — Je ne suis pas accablée. J'offre mon labeur quotidien. Mais j'en serai relevée quand il faudra, car le choix est fait.

FRANCESCO. — Je vois bien que vous ne m'écouterez jamais. Nous ne parlons plus le même langage. Pardonnez-moi ce temps que je vous ai pris. Pardonnez à mon angoisse !

MARIA. — Je vous remercie de ne pas me croire folle.

FRANCESCO. — Adieu, madame ! Je saurai préserver votre retraite.

DEUXIÈME TABLEAU

Au cabaret de « La Tortue Rapide ». Salle simple et nue. Un comptoir, quelques cruches. Côté cour, porte ouvrant sur la rue ; côté jardin, porte sur la campagne. On distingue une olivette. Au lever du rideau, Pedro entre en sifflotant.

PEDRO, *frappant sur le comptoir.* — Ho ! ho ! Lazarre, lézard ! Ho ! sors de ton sépulcre ou cesse de te rôtir au pied de ton muret. Ho ! gros vaurien ! voici de la pratique, honneur à la clientèle. Un peu d'empressement, par san José !

LAZARRE, *accourant du jardin.* — Ah ! Pedro, pourquoi jurer toujours par le saint patron des autres ?

PEDRO. — De san Pedro je suis trop connu. Je n'en obtiens plus un maigre escudo. Eh bien, tu t'essouffles à courir ainsi dans le grand midi rempli de mouches alors qu'il ferait si doux d'attendre le buveur à l'ombre du figuier, sur le seuil !

LAZARRE, *versant à boire.* — C'est que... c'est que... Je te verse un petit vin vert de ma barrique. C'est que, Pedro, mon gaillard...

PEDRO. — Au diable le sacristain ! Laissez là vos manières de moucheur de cierges et dites-nous ce qui vous frétille ainsi sous la langue. Allons, d'où viens-tu ?

LAZARRE. — Juste de mon jardin. Je reconduisais par derrière le bon Padre Basile. Le saint homme n'aime pas à rencontrer ici sa... euh ! ma pratique. Il ne voudrait pas que l'on sache...

PEDRO. — C'est tout humilité de sa part. Mais...

LAZARRE. — Enfin, tu n'es pas sans savoir que le pasteur écoute mes avis.

PEDRO. — Pedro sait que Lazarre est homme sage. A force de scruter les bouteilles, on y découvre la vérité.

LAZARRE, *confidentiel.* — C'est l'affaire du couvent.

PEDRO, *soudain grave et se rapprochant.* — Que dit-il ?

LAZARRE, *solennel.* — J'ai fait le serment de me taire.

PEDRO. — Bien. Alors nous voilà certains qu'il y a du sérieux. Que dit-il ?

LAZARRE. — Mais je crois de mon devoir de vous avertir.

PEDRO. — C'est une obligation !

LAZARRE. — Il est dans le plus grand embarras.

PEDRO. — On y serait à moins. A la tête de onze femelles !

LAZARRE. — C'est qu'il ne les tient plus bien en main.

PEDRO. — Il y a belle lurette qu'on s'en doutait.

LAZARRE. — On se refuse à déloger l'Enfant Jésus.

PEDRO. — Madone ! Quelle horreur !

Ils se signent tous deux, et tous deux vident leur verre d'un trait.

LAZARRE. — On se refuse à reprendre le vieux jardinier.

PEDRO. — Malheureux vieillard !

LAZARRE. — On professe à l'endroit de nous autres villageois un insultant mépris.

PEDRO. — Voilà qui dépasse...

LAZARRE. — On critique violemment la gestion de la paroisse.

PEDRO. — Est-ce possible ?

LAZARRE. — En un mot, on ne veut plus voir là-haut la pieuse figure du Révérend Padre.

PEDRO. — Lazarre, est-ce tout ?

LAZARRE. — N'est-ce point assez ?

PEDRO. — Je ne m'en remettrai jamais. Un autre verre de ce secourable breuvage.

Entrent, à droite, Esteban et Gonfalo ; au fond, Pia.

PIA. — Qu'est-ce que vous chuchotez tous deux ? On entend vos soupirs et vos exclamations jusque dans les greniers.

ESTEBAN. — Société, salut ! Dieu vous ait en sa...

GONFALON. — ... très sainte garde. Bonjour à tous.

PIA. — Bonjour, bonjour. Soyez bienvenus à la Tortue.

LAZARRE. — Ah ! messieurs, votre serviteur !

PEDRO. — Ho ! Esteban. Gonfalo, ho !

Pia verse à boire aux nouveaux venus.

LAZARRE, *à Pia.* — Je disais à Pedro qu'au couvent...

GONFALO. — Diable !

PIA, *lâchant la bouteille.* — Aïe !

Elle se signe, puis se met à marmotter une prière.

GONFALO. — Quoi ?

LAZARRE. — Elle n'aime pas entendre le nom du Malin. Je disais...

Pia interrompt sa prière et dresse l'oreille.

TOUS. — Ah !...

LAZARRE. — Le señor Padre, disais-je, s'est vu claquer au nez la porte de ces dames.

PIA, *achevant de verser.* — Les saintes créatures ! Elles n'ont pourtant rien à cacher. Tout au plus quelque petit commerce avec le... Aïe !... quelque relation secrète avec l'enfer.

Tous se signent et boivent.

GONFALO. — A supposer, ça boulotte le bon Dieu tant et plus. Mais quand on y fourre le nez, va donc voir ailleurs !

ESTEBAN. — Que fait le prêtre ?

LAZARRE. — Il ne sait.

PIA. — Que faut-il faire quand une femme enchaîne l'Enfant Jésus dans la niche du chien et l'ensorcelle au point qu'il morde les visiteurs ! Hein, que faut-il faire ?

ESTEBAN, *incrédule.* — Au point qu'il morde !

GONFALO. — Ainsi, c'est lui qu'on entend aboyer la nuit ?

PIA. — Plutôt qu'il se gênerait, le pauvre ! Que faut-il faire ? Des exorcismes ?

PEDRO. — Ah ! bien sûr, si c'est comme ça, il n'y a rien de bon là-dedans.

LAZARRE. — Le Père Basile voulait garder le silence. Moi, je lui recommande d'aller à l'évêque.

PEDRO. — Des femmes qui font tout elles-mêmes !

GONFALO. — Et comme voisinage... Elles n'achètent rien chez nous !

LAZARRE. — Des filles nobles qui travaillent de leurs mains !

PIA. — Elles ne touchent à rien, vous dis-je. Croyez-vous qu'avec l'aide de... *(Ils se signent.)* Avec l'aide que vous savez elles n'ont qu'à se prélasser dans leurs vices.

GONFALO. — Faut qu'il y en ait de la honte à cacher pour renvoyer tout son monde comme ça.

LAZARRE. — Sans doute qu'en refusant la confession elles savent ce qu'elles font ! Non ! moi, j'ai dit au Père Basile qu'il ne pouvait tenir le secret, et que, sans cela, nous-mêmes demanderions raison au gouverneur civil.

PEDRO. — Au train dont l'évêché mène les affaires, tout le pays sera perdu dans cette peste avant que rien ne bouge. Ainsi, moi, voilà trois mois que j'ai demandé une formule pour ma vache, et j'attends toujours.

PIA. — Tu peux invoquer saint Joan de Fontaïdas. Il est bon contre la stérilité des filles, mais il intercède aussi pour les bestiaux !

PEDRO. — C'était pas une bête stérile. Elle était sèche.

PIA. — C'est différent. Mais tout ça ne sert plus à rien tant qu'on n'aura pas déniché ces satanées jeteuses de sort. On nous forcera à y mettre la main !

GONFALO. — C'est une vilaine affaire !

PIA. — Si les saints l'apprennent, nous en aurons des nouvelles. C'est outrage au paradis !

ESTEBAN. — Mais elles n'ont pas enchaîné l'Enfant Jésus. Ça, je l'ai vu ! J'étais là !

PIA. — Que pouvais-tu voir pendant qu'elles te faisaient cultiver la mandragore ?

ESTEBAN. — La mandragore ?

PIA. — Oui, l'herbe des pendus.

ESTEBAN. — Mais tu es folle, ma pauvre Pia !

LAZARRE. — Allons, père Esteban, laisse la femme. Elle sait ce qu'elle dit !

ESTEBAN. — Comme tu voudras, mais, moi, je sais ce que j'ai vu. Et c'était assez sans qu'on y rajoute.

PEDRO. — Qu'est-ce qu tu as vu, vieux ? Parle, que diable !

Esteban boit tandis que les autres attendent anxieusement. Il s'essuie la moustache, se rassied.

ESTEBAN. — Pour qu'elles me suppriment la rente, merci bien !

GONFALO. — Tu ne devrais pas toucher de cet argent-là, Esteban, crois-moi !

ESTEBAN. — Avec ça que Lazarre le refuse quand je le lui apporte au comptoir !

PIA. — Je fais chaque fois exorciser tes sous par le curé. D'ailleurs, tu ne la toucheras pas toujours, ta rente !

ESTEBAN. — Et pourquoi ça, ma fille ?

PIA. — Si tu crois que leurs manigances dureront longtemps sans catastrophe...

ESTEBAN. — Une catastrophe ! Tu vas vite en besogne. Elles ne font de mal à personne, après tout.

PIA. — De mal à personne !

LAZARRE, *à Esteban.* — Il t'appartient bien de dire qu'elles ne font de mal à personne quand elles te jettent à la porte !

ESTEBAN. — Avec la rente. La rente à mon âge, c'est appréciable. Et le repos !

GONFALO. — Mais tu n'es pas seul au village, père Esteban. Moi, quand j'enfourne mon pain, à présent, je dois veiller pour que la levure travaille, avec l'air qu'elle respire aujourd'hui...

PEDRO. — C'est vrai qu'on n'est plus tranquille. J'avale mes clous ; l'alène me pique les fesses et le marteau m'écrase les doigts pendant que la colle bouillonne par-dessus le pot !

LAZARRE. — Et le foudre neuf, dans ma cave, qui éclate comme une bombe.

ESTEBAN. — Ces affaires-là se sont vues de tout temps. Il n'y a rien de surnaturel dans vos histoires.

PIA. — Tout va de travers depuis qu'elles sont là-haut.

ESTEBAN. — Quand elles sont arrivées, tu disais que c'était une bénédiction !

PIA. — Si j'avais su !

LAZARRE, *psalmodiant.* — Et Carlotta qui donne le jour à un avorton !

PEDRO. — Et Prospero qui se casse le pied en sautant de cheval !

GONFALO. — Et la vieille Andrade qui entre dans sa centième année pendant que tous ses héritiers crèvent de misère !

PIA. — C'est pas des malheurs, ça ?

ESTEBAN. — Si, c'est des malheurs, comme toujours ! Et après ?

PIA. — Ah ! ces vieux, ils en ont tant vu qu'ils se croient éternels, et plus rien ne les touche.

ESTEBAN. — Et que veux-tu faire, toi, ma pauvre pie bavarde ?

PIA, *le singeant.* — Je ne viendrai pas te le dire, mon vieux renard pelé !

ESTEBAN. — Soit, soit ! Je suis bien tranquille.

LAZARRE. — Dors sur tes deux oreilles, Esteban, c'est tout ce qu'il te reste à faire à présent.

PEDRO. — On ne viendra pas te chercher, va.

GONFALO. — Et, en attendant, je vais boire la soupe.

ESTEBAN, *narquois.* — Si elle n'est pas surie.

GONFALO. — Si elle est surie, je t'en ferai avaler, jardinier de l'enfer.

Sortent Gonfalo et Pedro. Esteban les regarde partir avec une malice désabusée. Il hausse les épaules et va vers Pia. Il paie. Pia reçoit son écot avec une réticence affectée. Brusquement elle se décide à empocher la pièce... après l'avoir bénie d'un signe de croix. Esteban se dirige vers l'issue, s'arrête.

ESTEBAN. — Lazarre, garde l'œil ouvert ! *(Il a un petit gloussement ironique.)* Adieu !

Il sort en fredonnant.

PIA. — Sacrées images ! Il fallait que ces filles du... Aïe ! Il fallait bien que notre village devienne ainsi le b.... des démons.

LAZARRE. — Sans compter qu'à la fin c'est nous autres qui paierons d'une façon ou de l'autre.

PIA. — Si nous avions un autre curé, il y ferait place nette.

LAZARRE, *songeur.* — Un autre curé...

PIA. — Un prêtre qui reçoit les bénéfices d'un cabaret, ce n'est pas beau non plus. Il nous faudrait quelqu'un de plus sérieux.

LAZARRE. — C'est juste, cela, un homme qui continue à percevoir les revenus d'un cabaret dont nous tenons le comptoir et la recette depuis...

PIA. — Depuis trop longtemps pour qu'il ne soit pas bien à nous !

LAZARRE. — Par les archanges ! On devrait y songer.

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

Au palais épiscopal. Le lieu est symbolisé par un fauteuil à haut dossier. La scène se joue sur fond de draperie noire. Aux cintres, un de ces Christs en croix d'un réalisme cru, à l'espagnole. Le coadjuteur Roles est assis sur le siège épiscopal.

ROLES. — Si, si ! Nous avions eu vent de cette histoire, monsieur le curé. Les Mello sont connus. Ils tiennent la terre à cent lieues à la ronde. Des nobles arrogants avec les gens d'Eglise ! Je porte intérêt à leur fille Maria. Un être assez exceptionnel, n'est-ce pas ? Cette fondation d'un ordre au sortir de l'adolescence... Le pouvoir de persuader Sa Sainteté ! Ignoriez-vous qu'elle avait fait donation de la plus grande partie de ses biens au diocèse ?... Pour après son décès, bien entendu. C'est un geste peu commun, n'est-il pas vrai ? Fille unique ! Après elle, presque tout le sol grevable de la province deviendra bien d'Eglise.

BASILE. — C'est bien pourquoi, monseigneur le coadjuteur, j'hésite à qualifier la conduite de la jeune supérieure. Je ne voudrais pas que l'on pût me prêter des intentions malveillantes... Je... je me borne à vous faire une petite relation de certains faits curieux.

ROLES. — Il va de soi, monsieur le curé, il va de soi, à dire vrai, on attendait un peu votre visite. Vous écoutez votre conscience.

BASILE. — C'est cela, monseigneur. D'ailleurs il n'y a peut-être pas de quoi fouetter un chat, n'est-ce pas ?

ROLES, *grondant*. — Comment ! Pas de quoi !... Mais vous avez bien parlé de relégation de L'Enfant Jésus, de propos insanes tenus à l'endroit de Notre Mère l'Eglise, du refus de se soumettre à la confession, d'entendre la sainte messe. Où sommes-nous donc ? En pleine Arabie sarrasine ? Je sais bien que les Maures ont laissé de leur sang par ici. Mais raison de plus. Sous les grands rois, Révérend Padre, c'en eût été assez pour élever dix bûchers !

BASILE. — Ah ! puisque vous l'entendez ainsi, c'est différent. Je me disais aussi. Bien sûr ! D'ailleurs, ne suis-je pas accouru ? C'est de l'hérésie, monseigneur, c'en est sans nul doute. Mais que faire ?

ROLES, *de sang-froid*. — L'Eglise n'est pas impuissante à ramener dans son sein les fidèles égarés. Appel peut être fait au Saint-Père. Un bref pontifical demeure rarement sans effet.

BASILE. — Ah ! bien, bien. Ah ! c'est ainsi que vous aussi le prenez, n'est-ce pas ? Mais... monseigneur l'évêque ?

ROLES, *onctueux*. — Monseigneur l'évêque ?

BASILE, *anxieux*. — Est-ce que monseigneur l'évêque sera de notre sentiment ?

ROLES. — Monsieur le curé, monseigneur est un prélat vénérable dont le grand âge est lent à s'émouvoir. Mais il n'en sentira pas moins vivement le tort fait à la Sainte Eglise et le péril encouru par vos ouailles.

BASILE. — C'est que... Je ne voudrais pas, moi, que monseigneur me supposât violent. Heu... que sais-je... pressé d'accuser une fille noble.

ROLES. — Allons, je vois décidément que vous montrez un goût singulier pour les missions d'Afrique !

BASILE. — Moi ! Mais pas le moins du monde. Comment cela ?

ROLES. — C'est une vocation soudaine. Mais on a vu s'en déclarer d'aussi merveilleuses...

BASILE. — Mon Dieu ! Votre Grandeur, est-il possible que vous m'ayez mal compris ?

ROLES. — Plus justement, je me suis fait mal comprendre. Ne voyez-vous pas que l'exercice de votre sacerdoce dans cette paroisse est compromis?

On pourrait vous trouver tiède. Un directeur incapable de réprimer de tels débordements ! Votre échec vous désigne pour les missions d'outre-mer. On y prêche une Foi plus rudimentaire. Nous en sommes seulement au défrichage, là-bas.

BASILE, *tremblant.* — Mais... ma santé, mes aptitudes ! — Je vous comprends, cette fois.

ROLES. — On est jugé sur les actes, non sur les intentions. Mais nous sommes enclins à pourvoir chacun d'une occasion de rachat. Je veux vous donner la chance de regagner dans l'estime de vos supérieurs la place perdue. Monseigneur appréciera, je gage, votre clairvoyance dans le discernement du mal et votre zèle à le dénoncer. Je vous soutiendrai de tout mon pouvoir. Il nous faut obtenir le repentir de cette malheureuse en lui offrant un châtiment salutaire.

BASILE. — Ne craignez-vous pas d'outrager les parents ?

ROLES. — J'imagine qu'une famille vraiment chrétienne nantie d'un tel sujet d'affliction...

BASILE. — Permettez-moi, Excellence. Vous-même disiez bien que ce sont des personnes arrogantes. Je les vois n'ayant crainte de Dieu ni diable.

ROLES. — Hélas ! il est de certains malheurs qui vous rendent à la stricte appréciation des choses. *(Un temps. Puis, sur un ton dégagé :)* Et que dit-on de tout cela au village ?

BASILE. — Au village, monseigneur ! J'ai bien de la peine à calmer les mécontents. Il me faut faire la sourde oreille aux propos violents.

ROLES. — Tttt... Voyez-vous ! Cependant, n'allons pas trop à l'encontre du sentiment des simples. Il est souvent doué d'une spontanéité que le Seigneur regarde avec indulgence.

BASILE. — Oh ! je laisse parler. Je n'aurais garde d'engager la conversation sur un pareil sujet.

ROLES. — Oui, oui. Mais ne craignons pas de publier que l'évêché condamne le scandale et l'insubordination. Il ne faudrait pas laisser croire que la faute est couverte ou volontairement ignorée. Il serait louable, sans fracas bien sûr, de faire entendre cela.

BASILE, *zélé.* — Et peut-être de donner à espérer de prochaines sanctions ?

ROLES. — Cela n'est pas nécessaire. Nous agissons. Mais ces bonnes gens, s'ils se sentent moralement appuyés, ne doivent pas tout à fait nous abandonner le jugement et la condamnation. Sachons entretenir dans le cœur de nos paroissiens le sentiment de la pieuse indignation.

BASILE. — C'est qu'ils ont la tête près du bonnet. Ils pourraient se porter à de regrettables excès.

ROLES. — Le Seigneur chassant du temple les marchands était animé d'un juste courroux. Quant aux excès, nous pouvons nous en remettre à l'autorité publique pour y veiller. Je me réjouis, pour moi, que nos fidèles partagent la tristesse de leur pasteur en face de l'hérésie. Ce m'est un réconfort.

BASILE. — Pour cela, je puis vous assurer qu'ils sont encore plus furieux que tristes.

ROLES, *onctueux.* — Voici le moment de mes oraisons. Je n'y manque jamais. Si vous souhaitez vous joindre à moi, nous irons à la chapelle prier que le Bon Dieu exauce notre désir de lui ramener une âme égarée.

BASILE. — Je vous accompagne avec reconnaissance.

Ils sortent lentement.

QUATRIÈME TABLEAU

Le couvent. Même décor qu'au premier tableau.

ROLES. — Ma fille, vous êtes affligée d'un confesseur un peu simple. C'est un bien brave homme, mais un esprit villageois. Il est venu faire à l'évêché des contes à dormir debout. Ce n'est point ce qui m'amène, mais plutôt la crainte que l'individu ne vous importune. *(Silence de Maria.)* J'apprécie votre répugnance à charger le pauvre diable. Mais nous avons en vue, je pense, de plus hauts objectifs.

MARIA. — Ou le Père Basile ne vous a point tout dit, ou bien vous cherchez à me jouer.

ROLES. — Vous jouer, mon enfant ! Est-il donc vrai que vous voyez des traîtres et des fourbes partout ?

MARIA. — Ne savez-vous pas que j'interdis ma porte à ce prêtre ?

ROLES. — L'image n'est-elle pas noircie ? Vous l'avez prié, je pense, d'apporter plus de tact en l'accomplissement de son ministère dans votre maison.

MARIA. — Je lui interdis ma porte !

ROLES. — S'il vous plaît de le dire ainsi. Vous songez, je suppose, à quelque prélat plus digne de remplir le délicat office...

MARIA. — Je ne connais rien de tel.

ROLES. — Vous faites bien de me le confier. Je vous trouverai cela sans peine.

MARIA. — Veuillez vous en dispenser. J'avise moi-même aux nécessités de ma maison.

ROLES. — Parfait. Mais faites diligence. Ces âmes demandent des soins...

MARIA. — Que je suffis à leur donner. Monsieur le coadjuteur, savez-vous que je relève directement de Sa Sainteté le pape ?

ROLES. — Est-ce que je vous parais indiscret ? Pardonnez-le moi. Je vous entretiens de ce curé qui, lui au moins, relève de mon autorité.

MARIA. — Je crois vous avoir répondu à son sujet.

ROLES. — Cependant, si vous me permettiez. Je ne comprends pas bien votre conduite.

MARIA. — Pensez-vous que ce soit nécessaire ?

ROLES. — Vous êtes vive.

MARIA, *avec un mouvement vers le fond.* — Je suis de nature impatiente. Et j'ai fort à faire.

ROLES. — Vous me congédiez ?

MARIA, *faisant volte-face.* — Monseigneur, ce serait trop de deux. Restez, à votre guise.

ROLES. — Je ne vous importunerai que le temps qu'il faudra.

MARIA. — On ne peut mieux dire. Auriez-vous fréquenté la cour pontificale ?

ROLES. — Vous semblez reconnaître le langage des grandes antichambres. Oui, je fus secrétaire aux écritures de la Curie romaine et j'ai passé par le Saint-Office.

MARIA. — Vous voici en pays de connaissance. Vous devez supposer que mon Ordre offre matière à vos talents d'expurgateur.

ROLES. — Du tout, du tout ! Je souhaite, il est vrai, mettre à profit mon passage ici pour mieux connaître l'application de votre règle.

MARIA. — Curiosité d'érudit ?

ROLES. — Si vous voulez.

MARIA. — Eh bien, sachez que je vise d'abord à écarter toute curiosité. Ensuite, et par corollaire, j'interdis les visites et les contacts avec le monde extérieur, le clergé séculier... Vous-même avez forcé ma consigne.

ROLES. — Je vois, je vois...

MARIA. — Monseigneur, allez-vous me dire si oui ou non vous êtes ici chargé d'une mission ?

ROLES. — Madame, oui !

MARIA. — Enfin !

ROLES. — Et je vous déclare que vos manières ne me plaisent pas.

MARIA. — Vous avez bien attendu pour en convenir.

ROLES. — J'ai attendu que vous me déplaisiez assez.

MARIA. — Si je n'avais perdu le goût des êtres, vous pourriez m'intéresser. Mais je suis sûre que vous êtes semblable aux autres méchants.

ROLES. — C'est-à-dire ?

MARIA. — Beaucoup d'intelligence et d'ingéniosité... parfois du génie...

ROLES. — Merci.

MARIA. — Au service de médiocres instincts.

ROLES. — Vous savez beaucoup de choses pour une contemplative !

MARIA. — Faut-il que nous soyons toujours en extase et propres seulement à vous fournir de beaux sujets pour vos chrestomathies, vos sermons édifiants ?

ROLES. — Vous allez outrepasser...

MARIA. — La colère de Dieu outrepassera toutes vos indignations !

ROLES, *marchant à elle, menaçant.* — Céleste courroux dont vous êtes messagère, peut-être ?

MARIA, *elle descend vers une effigie du Christ.* — Non. Moi, je me tais. J'adore ici mon Dieu. Mais je veux que vos curiosités, vos soupçons infamants cessent de rôder autour de ce logis.

ROLES. — Où vous êtes, avec Dieu, sur un nuage d'or, parmi les chœurs frénétiques de vos filles.

MARIA, *tombant à genoux devant l'effigie.* — Je suis avec Lui. Autour de nous, un cercle s'étend : mes filles. Pas au delà.

ROLES. — Vous avez un Dieu exclusif. C'est contraire à la doctrine.

MARIA. — Sais-je si mon Dieu est celui de tous ? J'aime Dieu. Qu'ai-je à faire de docteurs et de doctrines ? Voudriez-vous que je conduise mon troupeau un livre dans la main ? Le cœur suffit !

ROLES. — Le cœur ! Vous êtes un membre de l'Église. Dieu est à tout le monde.

MARIA. — Dieu est à chacun selon sa faim. Je suis à Lui sans partage.

ROLES. — Que savez-vous de Lui ?

MARIA. — Rien de ce que vous savez. Tout ce que vous ne savez pas.

ROLES. — Vous avez la révélation. Vous êtes miraculée !

MARIA. — Dieu parle à mon cœur.

ROLES. — Pour vous dicter le mépris de vos frères.

MARIA, *redressée.* — Pour m'apprendre l'amour de toute chose qui n'est point mollesse et aveuglement, mais sévérité et justice. J'aime Dieu d'abord, je puis aimer les hommes par surcroît.

ROLES. — C'est à travers eux et les œuvres que l'on mérite le Seigneur.

MARIA. — J'ai laissé ces laborieux chemins. Ils conviennent à ceux qui ont le souffle court et se ménagent. Moi, j'ai volé tout droit jusqu'à Lui.

ROLES. — Car vous aviez aussi des ailes !

MARIA. — Parce qu'il m'appelait à haute et intelligible voix.

ROLES. — Les autorités ecclésiastiques apprécieront vos explications.

MARIA. — Je ne leur soumets pas les affaires de mon âme.

ROLES. — Est-ce que vous allez vous soustraire à l'obédience ?

MARIA. — Allez-vous longtemps me disputer la compagnie de Dieu ?

ROLES. — Vous avez fait serment d'obéissance.

MARIA. — A Dieu !

ROLES. — Vous braverez notre Saint-Père le pape ?

MARIA. — Si l'on m'y force. Je ne l'offense pas.

ROLES. — Vous êtes malhabile à vous couvrir.

MARIA. — Suis-je accusée ?

ROLES. — Vous le serez.

MARIA. — C'est tout jugé.

ROLES. — Vous vous sentez coupable !

MARIA. — J'ignore votre procès.

ROLES. — Vous aurez à vous défendre.

MARIA. — Le vrai Juge ne me soupçonne point.

ROLES. — Je prends en considération que vous êtes une jeune fille folle de son âme.

MARIA. — Mais, moi, je ne vois rien à la décharge de votre cruauté.

ROLES. — Voici mes conditions. Vous allez m'écrire votre amende honorable, votre soumission,

et me demander, par écrit toujours, de vous assigner une pénitence.

MARIA. — Je veux bien écrire et proclamer qu'à vous aussi j'interdis de demeurer ou de revenir dans cette maison, que vous avez de sordides visées qui vous font donner vos vices et vos calculs pour de pieuses intentions ! Cela, je veux bien l'écrire !

ROLES. — J'irai jusqu'au bout de votre chance.

MARIA. — Jusqu'au bout de la malice de celui qui vous inspire.

ROLES. — Jusqu'au bout qui est de vous désigner une prieure à qui vous remettrez les pouvoirs, qu'elle vous rendra quand vous aurez atteint l'âge de les exercer.

MARIA. — Le Saint-Père m'a confié la garde d'une règle. A présent, je vous invite à sortir.

ROLES. — On saura que dans ce couvent les religieuses ne font plus de confession et n'entendent plus la sainte messe.

MARIA. — Dans ce couvent, les religieuses sont entendues en confession et assistent à la sainte messe.

ROLES. — Que dites-vous ?

MARIA. — Je dis que devant la table sacrée, chaque jour, je célèbre la messe et que j'entends les Sœurs en confession. Et Dieu les absout.

ROLES. — Vous prétendez parler sérieusement ?

MARIA. — Je vous révèle la vérité parce qu'il n'est plus temps de mentir et parce que Dieu, qui commande ici, veut que vous le sachiez. Il n'y a rien de honteux à cacher dans ces murs.

ROLES. — Je ne vous en demande pas davantage.

MARIA. — Sœur Aurora !

AURORA. — Vous appelez, madame ?

MARIA. — Monseigneur le coadjuteur nous quitte. Voulez-vous l'accompagner jusqu'à la grille. *(Ils sortent sans que Maria et lui échangent de salut. Maria se précipite vers une cloche fixée au mur. Elle sonne à toute volée. Par les deux côtés paraissent des Sœurs.)* Gagnez vos cellules et mettez-vous en prières d'action de grâces. J'ai parlé comme il fallait.

Elles se dispersent, tandis que le rideau tombe.

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU

Le cabaret du premier acte. La nuit. Il pleut à verse. Il vente. Il tonne. Au lever du rideau, Pia, accroupie, éponge le sol. Lazarre et Pedro usent de balais dont la brosse est entourée de torchons.

PIA. — C'est comme un fleuve sous la porte. Et ça coule, ça coule... Il en vient toujours. Cette eau tourne au noir.

LAZARRE. — Ça fait plutôt jaune. Toutes les terres y passent, et les cailloux s'en vont avec.

PEDRO. — Les racines des amandiers sont à nu. C'est une pitié ! Des arbres si délicats. Quelle ruine ! Ce flot emporte tout.

PIA. — S'il nous débarrassait du même coup de cette pourriture là-haut ! *(Elle recule devant la nappe d'eau qui s'étend sur le sol.)* Il en vient encore. Un déluge, mon Dieu ! un vrai nouveau déluge. *(Les deux hommes se sont arrêtés, découragés. Ils la regardent faire.)* Ne vous fatiguez pas, vous autres. Au plus fort, voilà que vous lâchez ! *(Coup de tonnerre très violent.)* Aie ! saints anges, protégez-nous !

Tous trois se signent.

LAZARRE. — Tu vois bien que ce n'est pas la peine, Pia. Laisse donc ! Tiens, allez, cesse d'éponger. Plus tu frottes, plus ça coule. On dirait que tu attires le ruisseau par ici avec ton chiffon. Il y a quelque chose de pas naturel là-dedans. Et le vent d'est en cette saison.

PIA, *citant.* — D'Espagne ne vient ni bon vent ni bon mariage.

PEDRO. — On n'a jamais vu ça. Depuis des heures que ça tombe. Et un brouillard puant charrié par la tempête.

LAZARRE. — Avant que la cave soit inondée, Pia, va donc voir si tu nous déniches encore de ce vin mûr cacheté. Tu sais, dans le cellier du fond.

PIA. — Plutôt que j'y descendrais dans la cave, quand tous les démons sont en route. Vas-y bien si tu l'oses.

LAZARRE. — Peuh ! comme elle est froussarde, hein, Pedro ?

PEDRO. — Ça c'est sûr. Quand même, je donnerais gros sur ma récolte de figues et d'olives pour savoir ce que tout ça signifie.

LAZARRE. — Tu ne t'engages pas beaucoup, vu qu'à l'heure présente la récolte est par terre.

PIA. — Vous voilà après les fruits quand le ciel crie vengeance ! Et vous demandez ce que cela signifie. Ça veut dire que le Bon Dieu en a son content d'être moqué par ces comédiennes, et assez de votre poltronnerie. *(Les houspillant.)* Ça joue les matamores sur les foires, ça lève le coude à toutes les fêtes, ça fait tourner les filles et trimer les femmes. Bons à grossir la voix contre les petits maraudeurs. Mais quand il faudrait donner un coup de main au Bon Dieu pour vider sa maison, plus personne ! Mécréants, va ! Païens, pires que des sauvages !

Un choc dans la porte.

LAZARRE. — Qui a fait ça ? Qui est là ? Sacré !

PEDRO. — Qu'est-ce que c'est ? Répondez. Que voulez-vous ?

PIA, *affolée.* — Les voilà qui frappent à la porte. Ils veulent entrer. Ils vont nous saisir par la peau du cou, nous jeter aux enfers. Ils ont tapé dans la porte !

LAZARRE. — Chut, Pia, mille tonnerres ! Silence. Tu as bien entendu quelque chose, hein, Pedro ?

PEDRO, *tremblant.* — Oui, je... je crois bien que oui.

PIA. — Il croit. Il n'est pas sûr. Quand il aura la foudre dans les yeux, il aura aperçu une étincelle. Il croit !

LAZARRE. — Un bruit étrange, hein, Pedro ? Plutôt sinistre, non ?

PEDRO. — Un peu, un peu étrange, il me semble.

PIA. — Le canon dans l'oreille lui paraîtrait un gémissement lointain !

LAZARRE. — Probablement ne crois-tu pas non plus aux esprits, hein, Pedro ?

PEDRO. — N... n... non, pas tout à fait, Lazarre.

PIA. — Pas tout à fait, Lazarre, pas tout à fait. Et tu ne crois pas non plus qu'il fait un vent à renverser les mules, hein, Pedro ? Ah ! quels hommes de nougat mou, quelles poupées de son ! Vous méritez bien d'aller rôtir avec ces filles ensorcelées !

Second coup violent dans la porte.

LAZARRE. — Halte ! Holà ! Arrêtez-vous, satanés...

PIA, *à genoux.* — Jésus, Marie, Joseph. Ah ! là là ! que vont-ils nous faire ?

Elle se signe à plusieurs reprises.

PEDRO. — Cachons-nous, Lazarre.

LAZARRE. — Ne bougeons pas.

PIA. — Punissez-les, pardonnez-leur ! Je ferai cent chemins de croix. Je planterai des cierges. Une belle robe neuve pour toi, Madre de Dios. Un petit agneau pour ton garçon ! Santa Pia, patronne, un joli collier autour de ton cou.

LAZARRE. — Si nous faisions quelque chose ?

PIA. — Priez, priez vite ! Comme moi.

Elle marmotte une prière rapide.

PEDRO. — Oui, si nous faisions quelque chose ?

LAZARRE. — Il vaudrait peut-être mieux...

PEDRO. — ... que quelqu'un aille voir ce que c'est.

LAZARRE. — C'est une idée.

PIA. — Pas toi, Lazarre. Ah ! non. Pas toi, mon Dieu ! mon Dieu !

LAZARRE. — Bon, bon, là ! C'est bien, va. Puisque tu ne veux pas, ce sera Pedro.

PEDRO. — C'est-à-dire, j'ai femme aussi, moi. S'il m'arrivait malheur...

LAZARRE. — Eh bien, allons ensemble. *(Ils s'avancent lentement vers la porte, armés de bouteilles et de balais.)* Allons ! Mais sans bruit. Tiens, continue donc à parler comme si nous étions par là. Ainsi. *(Il désigne le comptoir. Puis, parlant à tue-tête, le visage détourné :)* Hein ! N'est-ce pas qu'il est bon, Pedro, ce petit vin de coteau ? *(A voix basse :)* Réponds donc !

PEDRO, *artificiel au possible.* — Oui, certes, Lazarre, ce vin est du bon vin. Fameux coteau !

Ils sont chacun à la porte. Scène muette, chacun invitant l'autre par signes à ouvrir. Finalement, ils agissent ensemble. La nuit noire. Le vent.

LAZARRE, *riant.* — Vous voyez bien.

PIA, *de loin.* — Quoi ?

PEDRO, *se baissant dehors.* — Tiens, là, ces deux grosses pierres !

LAZARRE. — C'est vrai. Deux grosses pierres, entraînées dans la rigole, sont venues buter sur la porte. C'est là votre démon !

Ils referment en hâte.

PEDRO. — J'aime autant ça. Si nous buvions un petit cordial ? Il fait lourd. Le ciel n'avait pas l'air de se dégager, dehors !

PIA. — Comme les voilà rassurés. Parce que deux pierres se trouvaient justement là, ce sont ces pierres qui frappent à la porte. C'est normal que deux pierres capables de faire un pareil boucan se déplacent toutes seules, flottant sur les eaux comme duvet de plume.

LAZARRE. — La paix, femme. Tu trouves la nuit trop courte que tu cherches à l'épaissir de toute cette bouillie de radoteuse !

PIA. — La nuit, la nuit ! Dieu sait si le soleil reviendra jamais. Malheur au jour qui vit s'installer à Almapeira le campement de ces bohémiennes.

LAZARRE. — Bon. Eh bien, les voilà gardées par la troupe. Après les plaintes qu'il y a eu !

PEDRO. — Oh ! la troupe, des propres à rien flanqués de vieux fusils. C'est pas ça qui empêchera les eaux du ciel de déchausser les pavés et de rouler les bornes routières comme des coquilles de noix. C'est pas encore la troupe qui me fera passer devant cette tanière. Ça brille tout le jour au soleil comme un bloc de sel aveuglant et puis la nuit les murailles livides ont l'air de voir dans l'obscurité.

PIA. — La fille à Julio, elle ne veut plus passer auprès pour aller au lavoir. C'est pas la troupe qui les délogera. Maintenant que les voilà gardées elles se trouvent bien tranquilles.

LAZARRE. — Tranquilles, tranquilles. Il ne faut pas dire ça, Pia. Tu sais bien que nous sommes allés lancer des pierres dans les fenêtres.

PEDRO. — Voilà.

PIA. — La belle affaire. Quelques petits graviers sur les carreaux. Et vous avez fait demi-tour au premier grognement des gendarmes.

LAZARRE. — Nous avons crié des insultes.

PEDRO. — Et des menaces.

PIA. — Et puis vous êtes rentrés vous coucher tout tremblants, tout émerveillés de vous trouver sains et saufs après cette grande prouesse.

LAZARRE. — Nous sommes revenus nous concerter.

PEDRO. — Parce que le moment était mal choisi.

LAZARRE. — Parce que nous attendions la nuit.

PIA. — Pourquoi faire ? La voilà, la nuit.

LAZARRE. — Pas une nuit semblable, Pia.

PIA. — Pourquoi faire.

PEDRO, *sentencieux.* — Pour employer de grands moyens. Aide-toi, le ciel t'aidera.

PIA, *haussant les épaules.* — De grands moyens ! Vous êtes des fanfarons, de sots poltrons. *(Coups de tonnerre. Coup de vent suivi d'une soudaine et complète obscurité.)* Aïe ! Vengeance divine. Pardonnez-nous nos offenses. Ils vont agir, bons anges, bons saints, nos hommes se disposent à les châtier.

LAZARRE. — Nous les ferons s'amender !

PEDRO. — Avec votre aide, elles seront châtiées !

PIA. — Elles feront réparation, Seigneur.

LAZARRE. — Nous leur ferons rendre gorge.
PEDRO. — Saints martyrs, intercédez pour nous !
LAZARRE. — Epargnez-nous, Dieu de justice.
PEDRO. — Que Votre volonté soit faite. Rendez-nous la lumière.
PIA. — C'est notre faute, notre plus grande faute. Miséricorde !

On frappe à la porte.

LAZARRE. — Non ! non ! grâce, saints exécuteurs ! Accordez un répit. Grâce !
PEDRO. — Arrière, Satan ! Arrière, légions infernales !

Entrent Gonfalo et Esteban, porteurs de lanternes. Ils sont couverts de sacs dégoulinants.

LAZARRE. — Qui va là ?
ESTEBAN. — Amis ! Paix les hommes.
GONFALO. — Dieu vous protège !
PIA. — Qu'il vous entende.
PEDRO. — Nous faisions vœu de réparation.
GONFALO. — Il est temps. En attendant, chez Joan, Grand'Rue, chez Justan, Osebio, Seranes, les fondations cèdent, les murs filent de gauche et de droite, les toitures s'effondrent, les étables sont emportées, les bêtes s'affolent, se jettent à la rivière. Et l'on n'y voit plus nulle part.
ESTEBAN. — Ils sont tout un groupe à hurler devant la maison des nonnes. Mais les soldats pointent leurs baïonnettes.
GONFALO. — On crie aux sorcières.
PIA. — La belle avance !
ESTEBAN. — Le curé récite des prières.
PIA. — Celui-là !
LAZARRE. — Le ciel veut autre chose.
PEDRO. — Cette Maria est possédée du diable.
ESTEBAN. — Tous le disent, mais...
GONFALO, *péremptoire*. — C'est donc vrai.
LAZARRE. — Voyez-vous !
PIA. — Une fois en colère, le Bon Dieu n'en démordra pas de sitôt.
PEDRO. — Méritons sa clémence. Il a posé ses conditions.
LAZARRE. — Oui, rachetons la paix. A boire, Pia ! Ah ! une chandelle. A boire.

Pia verse à boire à la ronde tandis que Lazarre fiche la bougie dans un goulot de bouteille.

SIXIÈME TABLEAU

Une autre salle du palais épiscopal.

ROLES. — Considérant le caractère particulier des circonstances, l'évêché souhaite vous consulter, monsieur. Une attitude concertée semble opportune. L'affaire est du ressort civil également, n'est-ce pas ?
FRANCESCO, *réticent*. — Il me semble... Oui, nous devons sans doute agir, après la catastrophe de la nuit passée. J'avais d'ailleurs fait protéger le couvent à tout hasard.
ROLES. — Ce tapage nuit à notre petite héroïne. Il faut songer à la cause de l'Eglise, à celle de l'Etat. La presse, à l'étranger, s'empare du sujet. On en tire des conclusions quant à l'autorité du régime.
FRANCESCO. — Je ne vois guère en quoi le régime...
ROLES. — Monseigneur hasarde en ce moment une ultime tentative. Il est parti lui-même pour Almapeira. Mais nous devons envisager des mesures, en cas d'échec.
FRANCESCO. — Certes, certes... Cependant, par déférence pour monseigneur l'évêque... Il serait peut-être insolent d'anticiper sur le résultat de sa sommation.
ROLES. — Hélas ! J'ai parlé moi-même à l'abbesse. C'est une démente.
FRANCESCO. — Sa conduite regarde la Faculté, dans ce cas.
ROLES. — Malheureusement, elle est revêtue d'insignes consacrés.
FRANCESCO. — Enfin, qu'attendez-vous de moi ?
ROLES. — Simplement une exacte intelligence de la situation.
FRANCESCO. — C'est-à-dire ?
ROLES. — Que vous n'entraviez point le cours des choses.
FRANCESCO. — Dans la mesure de mon pouvoir...
ROLES. — Oui, oui, mais... Voyons ! comment vous éclairer ? Il s'est créé parmi les paroissiens, à l'occasion de ces désordres, un état de fièvre, d'inquiétude, une sorte d'insurrection morale. Une grande confusion des valeurs pourrait en résulter. Les événements de la nuit dernière ne sont pas pour calmer les esprits. Comprenez-vous ?
FRANCESCO. — Oui et non !
ROLES. — Vous êtes précis.
FRANCESCO. — Vous pas davantage. Cessez de parler à mots couverts.
ROLES. — Voici. Les villageois, une partie du clergé local considèrent Maria et ses filles comme possédées du démon. Il faut accréditer cette version et en accepter les suites normales.
FRANCESCO. — Je ne vous suis pas.
ROLES. — Il faut préférer cette version, monsieur le gouverneur, parce que le surnaturel nous échappe ; tandis que l'Etat et l'Eglise, s'ils admettent que de tels débordements sont possibles dans un être ordinaire, plus, une femme sainte, eh bien, alors ils ébranlent eux-mêmes les fondations de leur édifice, ils sapent, ils minent...
FRANCESCO. — Vous y mettez quelque outrance ! Mais les suites... Comment dites-vous ?

ROLES. — Je dis les suites normales de cette croyance, c'est que le ciel crie vengeance et que nous lui devons réparation. Je vous demande de ne pas empêcher cela.

FRANCESCO. — Mais, monsieur le vicaire général, je n'ai pas autorité pour juger une religieuse rebelle, moi !

ROLES. — C'est tout jugé, monsieur le gouverneur. C'est la pénitence même, ou du moins sa vertu exemplaire, qu'il faut tolérer, faciliter.

FRANCESCO. — Comment cela ?

ROLES. — Nous allons laisser s'opérer le simulacre d'un incendie tragique, une grande mise en scène aux frais purement matériels.

FRANCESCO. — Quoi !

ROLES. — Un groupe de villageois exaspérés projette de mettre le feu au couvent la nuit prochaine. Nous aurons fait évacuer la bâtisse et laisserons jouer cette innocente comédie. C'est, je l'avoue, un peu sommaire comme justice. Mais il faut faire image pour frapper ces esprits-là.

FRANCESCO, *avec emportement.* — Vous me demandez !... Mais c'est une machination. Je vais les faire arrêter sur l'heure. Qui sont-ils ? C'est un danger terrible !

ROLES. — Je vous en prie, écoutez-moi ! Le bâtiment est isolé. Même par grand vent, toute flammèche serait éteinte avant d'atteindre la maison la plus rapprochée. Je vous répète qu'il s'agit d'une mise en scène. Pour les dégâts, j'en fais mon affaire. La communauté dissoute, le couvent revient au diocèse. Nous supporterons le dommage. Faites-moi l'honneur d'admettre que si je me résous à l'emploi de ce stratagème, c'est dans l'intérêt de la personne en cause.

FRANCESCO, *ébranlé.* — Mais vous savez bien que nous ne pouvons forcer cette demeure. Comment convaincre ces femmes de sortir ? Vous-même disiez que monseigneur y serait peut-être impuissant !

ROLES. — J'ai dit cela ? Vous entendez mal. Oui ! pour obtenir la soumission de la Révérende Mère. Mais les faire sortir discrètement n'est pas la difficulté. Epargnons à cette petite tant de désagréments que devrait lui valoir sa conduite voyante.

FRANCESCO. — Les dispositions où je vous trouve à son égard me rassurent un peu. Mais vous conviendrez que l'étrangeté...

ROLES. — Songez que nous eussions accueilli toute solution plus simple. Je n'en connais pas d'autres !

FRANCESCO. — Sans doute y sommes-nous contraints. Le danger, dans les conditions que vous dites, est évidemment réduit. Mais si je pèse tant ma décision, c'est que je tiens beaucoup à Maria. Vous n'êtes pas sans savoir que je prétendais à sa main. Sa famille m'agréait. Elle-même d'abord... C'est une curieuse vocation que celle-là !

ROLES. — Curieuse, en effet ! Oui, je savais vos projets. Ma charge m'interdit d'ignorer. Mais je puis calmer vos dernières appréhensions. Je vous assure qu'elle sortira.

FRANCESCO. — On vous a dit fort acharné à convaincre l'évêque de l'hérésie ?

ROLES. — J'avais plutôt apporté toute l'énergie de ma foi à dissuader la malheureuse. Quant à convaincre monseigneur... Le doute était-il permis ? Elle disait la messe, monsieur ; elle confessait. Représentez-vous ! Une prêtresse !

FRANCESCO. — C'est d'elle seule que vous tenez la chose. Savez-vous qu'elle est femme à provoquer l'adversaire ?

ROLES. — On ne dit point la messe par bravade.

FRANCESCO. — Mais on peut prétendre l'avoir célébrée par défi.

ROLES. — Monsieur, je m'y connais en vérité. Celle-là ne trompait point. Si vous tenez à cette pauvre créature, croyez-en mon expérience, il vaut mieux la voir brûler en simulacre que la livrer toute vive à l'injure.

FRANCESCO. — Qu'adviendra-t-il d'elle ensuite ?

ROLES. — Que sais-je ! La famille s'éloignera sans doute. Elle sera emmenée à l'étranger. Elle est jeune...

FRANCESCO. — Je voudrais m'assurer qu'il n'y a pas le moindre risque.

ROLES. — Tenez ! je saurai tantôt les dernières nouvelles. S'il arrivait que monseigneur désapprouvât, je vous dépêcherais immédiatement un messager. Vous n'aurez qu'à ne point quitter votre résidence. Quand toutes auront abandonné les lieux, il me semble...

FRANCESCO. — Bien sûr ! Cependant...

ROLES. — ... Pour vous donner à contempler leur désarroi... et les compter, je ne puis pourtant pas vous poster à quelque porte dérobée par où ces pauvres filles sortiront !

FRANCESCO. — Je pense que vous avez raison. C'est affaire entendue. Sans nouvelles de vous, mes hommes seront à l'écart. La chose paraîtra normale, il faut secourir la population après les dégâts de l'orage.

ROLES. — Croyez-moi. Les bonnes causes sont parfois servies d'étrange manière.

Ils sortent chacun de leur côté, cependant que baisse la lumière. On entend une sonnerie de cloches lointaines et solennelles.

SEPTIÈME TABLEAU

Au couvent : même décor qu'au premier tableau. Aurora, seule en scène, referme le judas de la porte du fond. En même temps paraît Valeria, qui aperçoit le geste.

VALERIA. — Vous éprouvez un tel besoin de communiquer avec les soldats, ma sœur ?

AURORA. — Je m'informe des événements de la nuit. Je leur demande la cause de leur présence.

VALERIA. — C'est en nous qu'elle se trouve.

AURORA. — Vous imitez le langage de notre Mère ?

VALERIA. — Enfin, qu'avez-vous appris ?

AURORA. — On nous attribue le déclenchement de l'orage. Ces hommes ont ordre de nous ramener dans nos familles.

VALERIA. — Vous voilà bien savante !

On entend un remue-ménage à l'extérieur. Les soldats circulent autour du cloître. Entre Maria.

MARIA. — Que débattez-vous ?

AURORA. — La raison de tout ce tapage.

MARIA. — Elle vous demeure obscure ?

VALERIA. — Notre Sœur est curieuse. Elle prend des nouvelles à travers la porte.

MARIA, *sèchement à Valeria.* — J'avais deviné. *(A Aurora :)* Vous restez libre de nous quitter.

AURORA. — Il ne s'agit pas de cela. Voudriez-vous que tout cela me laisse indifférente ?

MARIA. — Je voudrais que la circonstance vous trouve préparée et ferme.

VALERIA. — La Sœur Aurora souffre d'incertitude. Elle n'a jamais cessé de trembler.

MARIA, *à Valeria.* — Je n'ai pas besoin que vous fassiez l'avocat général. *(A Aurora :)* Nul ne vous reprochera de préférer la sécurité. Ne troublez pas vos Sœurs. C'est tout ce que je vous demande.

AURORA. — Je vous dois obéissance.

MARIA. — A présent, que chacune de nous aventure son âme, je ne veux pas forcer votre choix. Et il est vrai que vous avez toujours redouté mon ardeur.

AURORA. — Je vous ai suivie fidèlement. Avec ma raison, je vous connaissais pour une enfant, mais le cœur disait que vous étiez quand même notre Mère.

MARIA. — Aujourd'hui il faut concilier le cœur et la raison. Car ce sera tout ou rien.

VALERIA. — Pourquoi vous croire seule prête à l'épreuve ? Nous avons franchi vers Dieu les mêmes étapes que vous, le dos tourné aux hommes. Il n'est plus temps de vous débarrasser de nous. Il faut nous conduire jusqu'au bout.

MARIA. — Je vous mène à Dieu par des voies escarpées. Si mes bras se desserrent vous n'êtes pas coupables.

VALERIA. — Mais vous l'êtes. Nous sommes un corps. On ne peut nous écarteler.

MARIA. — Maintenant, chacune est remise à soi-même. Et la dispersion, c'est le mal qui nous guette.

VALERIA. — Mais nous serions un corps mutilé !

MARIA. — On aspire à nous soumettre.

AURORA. — Nous ne sommes pas insurgées.

MARIA. — Prenez garde qu'on ne vous en persuade. La confession donnée et reçue entre nous, la messe entendue et célébrée...

AURORA. — Madame, les confidences de vos filles, était-ce confession ?

MARIA. — Ce sera selon l'intention que vous y mettiez. Vos fautes vous ont-elles été remises ?

AURORA. — Vous disiez que c'était Dieu.

MARIA. — Et c'était Lui.

AURORA. — Etait-ce criminel de laver la souillure ?

MARIA. — C'est trop d'aveuglement. Me croyiez-vous reconnu le pouvoir ?

AURORA. — Pourtant, je suis absoute !

MARIA, *exaltée.* — Pourtant, tu es absoute. *(Un temps.)* Et je vous ai abreuvées du sang du Dieu, nourries de sa chair en hosties. Nous l'avons partagée. On n'ordonne point les femmes. On n'admet pas les femmes au sacrifice de la Sainte Table, au mystère de l'Eucharistie. Mais ces mains-là ont tenu le corps du Christ ; et j'ai bu, j'ai bu à même Son Cœur !

AURORA. — Auparavant je tremblais de vous voir si furieuse.

MARIA. — Les passants des rues n'aiment pas le visage des affamés.

AURORA. — Mais vous m'effrayez davantage dans votre assouvissement. Je crains que l'Eglise ne vous condamne.

MARIA. — L'Eglise condamne et Dieu pardonne.

AURORA. — Vous avez du repentir ?

MARIA. — Est-ce que l'Amour connaît le remords ? Je suis dans l'étreinte. Puis-je me dégager ?

VALERIA. — Je crois que vous nous laissez en arrière.

MARIA. — Je vous invite à me suivre. Je vous entraîne.

VALERIA. — Je ne sais pas si vous nous faites place auprès de votre Dieu.

MARIA. — Il est à qui se réclame de Lui. Il ne suffit pas de s'offrir, il faut se donner. Il est à qui le réclame sans frein.

VALERIA. — Sans frein. Vous êtes effrénée, c'est vrai. Et l'on vous appellera frénétique.

MARIA. — J'appartiens à Dieu.

VALERIA. — Et ce Dieu-là que vous adorez comme un amant vous appartient. Comment voulez-vous que nous en ayons part ? Ce Dieu-là n'est point infini que vous serrez dans vos bras !

MARIA. — Tais-toi !

VALERIA. — Ce Dieu que vous embrassez en secret !

MARIA. — Je t'imposerai silence !

VALERIA. — Ce Dieu-là n'est plus le vrai Dieu.

MARIA. — Tu as peur ?

VALERIA. — Je resterai. Ce n'est pas de la peur des soldats que je tremble. Vous jouez à l'amour divin.

AURORA. — Quelle proie disputez-vous ?

MARIA, *soudain froide.* — C'est une discussion théologique.

AURORA. — C'est une lutte de femelles !

MARIA. — Assez !

D'autres Sœurs entrent.

UNE SŒUR. — Ces hommes ne quittent plus les abords de la maison.

UNE AUTRE SŒUR. — Ils sont postés en factionnaires comme aux portes des prisons.

UNE TROISIÈME SŒUR. — Ils ne prennent pas soin de se cacher.

AURORA. — Ils nous protègent.

VALERIA. — Ils nous menacent.

UNE SŒUR. — Qu'allons-nous faire, madame ? Vous semblez...

MARIA. — Croyez-vous que je sois sans yeux pour voir ? Croyez-vous que je n'entende point ? Déjà vous prenez peur !

UNE AUTRE SŒUR. — Nous n'avons rien à craindre des soldats. Mais leur manège nous obsède.

UNE TROISIÈME SŒUR. — Dieu garde la demeure de ses filles.

MARIA. — Ce n'est pas encore l'heure du danger ! Ils sont là pour enfoncer la porte. Voulez-vous que nous ouvrions tout de suite ?

UNE SŒUR. — Est-ce à vous de nous décourager ?

MARIA. — Oui, c'est peut-être le moment. *(Les coups au dehors ont cessé. Silence des religieuses.)* Voici le répit du Seigneur. On dit qu'un ange passe. Mettons à profit le silence. Que Dieu nous écoute un peu, entre deux tapages des soldats. Mon Dieu, c'est Maria qui prie. Nous ne pouvions demeurer en paix dans le fracas du monde. Nous ne pouvions te trouver là-bas. Dans cette maison forte nous t'avons connu vivant. Mon Dieu, je ne quitterai pas cette maison. Je ne te quitterai pas, mon Dieu. Ainsi soit-il !

LES SŒURS. — Ainsi soit-il !

On frappe à la porte.

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Ouvrez, Maria, je suis votre évêque.

Mouvement parmi le groupe des Sœurs. Maria ne bouge pas.

MARIA. — Ne bougez pas !

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Ma fille, Maria, je viens à toi. Ouvre-moi ! *(Les Sœurs, émues, se mettent à murmurer.)*

MARIA, *sourdement.* — Taisez-vous !

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Maria n'a point à craindre son vieux père.

MARIA, *se rapprochant de la porte.* — Je crains Dieu.

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Dieu t'ordonne de m'ouvrir.

MARIA. — Vous êtes trop prompt à parler pour lui.

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Je suis ton évêque.

MARIA. — Je ne veux plus d'hommes ici, fussent-ils en robe.

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Jusques à quand resteras-tu barricadée ?

MARIA. — Jusqu'à ce que Dieu vous ait éclairés à mon sujet, vous et l'Eglise.

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Maria, tu es la servante du Seigneur. Soumets-toi.

Maria ouvre le judas.

MARIA, *très haut.* — Votre Seigneur est mon Epoux. *(Passant la main par le judas :)* Voyez cet anneau !

Les Sœurs s'agenouillent et baissent la tête.

VOIX DE L'ÉVÊQUE. — Laisse-moi ta main !

MARIA. — Je vous tends ce gage. *(Elle retire cependant la main tenant un grand parchemin cacheté.)* Qu'est-ce ceci ? Je vous demande ce que c'est ? *(Silence. Elle considère le rouleau cacheté, puis le déroule brusquement. Lisant :)* « L'Eglise me rejette. La congrégation des religieux prononce la dissolution de l'Ordre. Elle ordonne que nous nous dispersions, à cause de notre attitude envers les autorités et pour n'avoir pas accompli les devoirs de la Règle. »

Elle froisse le parchemin et le jette par terre. Les Sœurs se relèvent toutes ensemble.

AURORA. — Maria, ma petite Maria !

MARIA. — Vous ai-je demandé du secours ?

VALERIA. — Ma cousine, ma sœur !

MARIA. — Je suis votre Mère.

UNE SŒUR. — Faudra-t-il abandonner le voile ?

MARIA. — Dans cette maison, vos vœux vous lient. Au dehors, adressez-vous à l'autorité ecclésiastique. Dieu a reçu votre serment.

AURORA. — Mais vous, madame ?

MARIA. — Moi ?

AURORA. — Que faites-vous ?

MARIA. — Cette maison dont je suis la maîtresse appartient à Dieu, avec tout ce qu'il y a dedans.

AURORA. — Mais si vous êtes excommuniée ! Si l'on vous arrête comme sujet de troubles ?

MARIA. — Je ne sache pas que le pape ait pouvoir de défaire le mariage mystique. Le reste m'importe peu !

UNE SŒUR. — Mais vous serez bafouée.

UNE AUTRE SŒUR. — Privée de subsistance.

MARIA. — Je boirai la honte et je cultiverai le lys pour en manger la racine.

VALERIA. — Maria, donnez-nous permission d'obéir au Saint-Père.

MARIA. — Quel prompt revirement ! Je vous dis adieu.

Les Sœurs regagnent leurs cellules sauf Aurora, qui s'approche de la fenêtre du fond, et Valeria.

VALERIA. — Je vous demande pardon.

MARIA. — Est-ce à moi que vous avez donné votre foi ?

VALERIA. — Oui, c'était à vous. Ce fut mon erreur. Laissez-moi vous embrasser, vous êtes ma cousine.

MARIA, *reculant.* — Depuis quand s'embrasse-t-on ici !

VALERIA. — N'aurez-vous point un mot pour votre famille ?

MARIA, *farouche.* — Vous direz que je demeure en paix, que j'ai l'égalité du cœur et l'amitié de mon Dieu. Partez !

VALERIA. — Vous me chassez ?

MARIA. — C'est vous qui réclamez votre émancipation.

VALERIA. — Vous êtes irritée. La colère vous cache le désarroi de votre âme. Maria, ne laissez pas votre emportement étouffer vos scrupules.

MARIA. — Vous attendez en vain l'aveu de mon incertitude.

VALERIA. — C'est un peu de cœur que je vous souhaite.

MARIA. — Si le cœur est faiblesse, puissé-je alors manquer de cœur. Au moins, épargnez-nous la confidence de ma blessure.

VALERIA. — La vérité, Maria, la vérité. Nous n'avons plus le droit d'en rester là. Vous êtes ébranlée !

MARIA, *avec un geste vers les Sœurs sorties.* — Quelque chose en moi, j'en conviens, pleure la trahison de ces filles et mon impuissance à nous sauver ensemble.

VALERIA. — N'est-ce pas votre perte que vous pleurez et votre défaite plutôt que la leur ?

MARIA. — Voilà ce que vous dites ! Voilà ce qu'il me faut entendre à présent d'une femme de mon sang !

VALERIA. — Voilà ce que vous craignez, voilà ce que vous redoutez de savoir obscurément. Il vaut mieux l'apprendre de ma bouche. Maria, vous vous êtes, nous nous sommes trompées !

MARIA. — Dieu fasse que ce fût aussi simple ! Dieu fasse que la parole du Prince devienne ainsi ma loi !

VALERIA. — Qu'importe la loi ! c'est la soumission qui fait le mérite.

MARIA. — Je repousse le mérite. J'ai faim de vérité !

VALERIA. — La vérité nous attend au fond du cœur, avec son doux visage de lumière. Votre tumulte épouvante la grâce.

MARIA. — La grâce des uns n'est point celle des autres. Je veux une révélation de flamme et d'éblouissement.

VALERIA. — La grâce est toujours la même, oublieuse de soi, avide de silence et de contemplation. Renoncez au visage du feu. Madame, c'est Satan qui vous inspire.

MARIA, *vive et suppliante.* — Arrête, ma sœur ! Tu me fais plus de mal que tu ne penses. Nous ne sommes plus ensemble. Il y a quelque part le mensonge entre nous.

VALERIA. — Dieu vous accorde son secours !

MARIA. — N'invoque pas sans cesse Dieu et le diable. Et ne bouge pas de la sorte. Cette danse me porte sur les nerfs.

VALERIA. — Je demeure immobile. Que voyez-vous donc !

MARIA, *portant la main à son front.* — Tout se trouble devant moi. Il ne faut pas m'abandonner aujourd'hui, Valeria. On dirait que tout à la fois me fait défaut. Et je perds jusqu'à l'intelligence de ma propre conduite. Se pourrait-il que je me sois tellement égarée ! *(Un temps.)* C'est impossible ! J'ai besoin d'être seule. Va-t'en ! Va-t'en !

VALERIA. — Ne vous raidissez pas à nouveau. Abandonnez-vous dans la main du Seigneur.

MARIA, *vacillant imperceptiblement.* — Des vapeurs de femmelette, à présent ! Ah ! qui peut me rafraîchir ? Qui peut m'amener à composition !

VALERIA. — Cessez donc un peu de vouloir. C'est assez de réfléchir.

MARIA. — Je hais mes larmes. Si tu cherches ma honte, achève de me questionner.

Aurora et les autres Sœurs, rentrées, se sont concertées durant cet échange.

AURORA. — On ne peut tenir tête au Saint-Père. Nous pensons vous mieux persuader de votre erreur en vous donnant l'exemple de la soumission.

MARIA. — Vous me donnez l'exemple aujourd'hui !

AURORA. — Me permettez-vous de guider ces enfants au dehors. Nous attendrons l'obscurité.

MARIA. — Une reddition. Je vous souhaite les honneurs dus aux braves.

AURORA. — Vous raillez encore !

MARIA. — Voudriez-vous que je pleure !

AURORA. — Est-ce que vous allez rester dans cette maison vide ?

MARIA. — Pensiez-vous être ma compagnie dans cette maison ? Vous voyez bien que je me suis trompée ! Pensiez-vous emplir à vous seules les salles de cette maison ? Est-ce pour être ensemble les unes avec les autres que vous y étiez venues ? Ou bien pour être chacune seule avec quelqu'un d'invisible et de présent plus que partout ailleurs ? Pensez-vous que Dieu déserte ma demeure parce que vous n'y êtes plus !

AURORA. — Vous êtes intraitable.

MARIA. — Je ne doute pas de mon Dieu.

AURORA. — Vous pourriez au moins douter de vous !

MARIA. — Sœur Aurora, sortez plutôt que de poursuivre. Vous parlez déjà comme si vous aviez franchi la clôture. Pas à moi ce langage !

UNE SŒUR. — Mais, enfin, vous n'êtes pas infaillible !

MARIA. — Le pape non plus, voyez-vous.

UNE SŒUR. — Le pape ne se trompe point.

MARIA. — Il ne s'agit pas d'interpréter la parole du Seigneur, mais de juger une simple femme sur le rapport de ses ennemis. C'est plus vite fait. Et si l'on se trompe, quelque autre pontife corrige l'erreur.

UNE SŒUR. — Mais vous pouvez toujours obéir en attendant.

MARIA. — En attendant quoi ?

UNE SŒUR. — Que votre vérité triomphe, si vous avez raison. Vous irez vous défendre au Saint-Siège.

MARIA. — J'ai raison si je ne me démens point. Dieu me conduit. Voudrais-tu que je le fasse à nouveau juger ? Je préfère être condamnée par

eux que par Lui. La parole du Seigneur ne sera pas débattue.

AURORA. — Je ne vous comprends pas.

Les deux Sœurs sortent très lentement.

MARIA. — As-tu besoin de comprendre pour croire ?

AURORA. — Je crois en Dieu. Je ne crois plus en vous.

MARIA. — T'ai-je demandé de croire en moi ? Ecoute la parole en ton âme.

AURORA. — Et si rien ne parle ?

MARIA. — Alors, cours à Rome !

AURORA. — Vous répudiez la foi romaine ?

MARIA. — Je crois au Christ, je crois à Pierre. J'ignore les arrêts de l'administration cléricale.

AURORA. — Je vous aimais, madame. Mais je préfère l'obédience.

MARIA. — Adieu. Vous avez tenté de me sauver selon votre cœur. Ne craignez pas pour moi.

AURORA. — Adieu, madame.

Elle sort.

Valeria s'agenouille et tente de lui baiser la main.

MARIA, *retirant vivement la main.* — Je vous le défends !

Valeria sort. Maria referme lentement sur elle la lourde porte. Elle demeure un instant appuyée au chambranle, puis elle redescend vers la rampe. Au centre du plateau, elle tombe à genoux et, levant les yeux au ciel, elle étend les bras, tandis que la musique, jusque-là douloureuse, exprime une exultante délivrance.

HUITIÈME TABLEAU

Au cabaret de « La Tortue Rapide ».

BASILE. — Je n'ose imaginer monseigneur l'évêque dans ce cabaret.

ROLES. — Vous manquez beaucoup d'imagination, monsieur le curé. En outre, les circonstances n'engageront pas monseigneur à s'offusquer du lieu.

BASILE. — C'est que mon presbytère est ruiné par l'orage, ainsi que l'école, et...

ROLES. — Vous le répétez sans fin. D'ailleurs, nous sommes encore un peu chez vous ici, n'est-ce pas ?

BASILE. — Si Votre Grandeur entend par là que, même ici, je fais honorer le nom du Seigneur, oui, certes !

ROLES, *avec un regard circulaire.* — On rendra l'endroit décent à peu de frais. *(Un geste :)* Tenez, débarrassez-moi ce comptoir des verres et des bouteilles. *(Basile s'empresse. Dans sa hâte, il renverse une bouteille, un verre...)* Bien, bien ! On peut remettre les choses dans l'ordre sans rien briser.

Francesco entre.

FRANCESCO, *apercevant Basile.* — Nous tenons les coupables de cette odieuse action. Des incendiaires ! Ce sont de vos paroissiens, monsieur le curé. Et parmi eux le tenancier de cette auberge.

BASILE. — Mais c'est impossible, monsieur le gouverneur ! Un homme tellement dévot ! C'est une erreur ! Le vrai coupable court !

FRANCESCO. — Ils sont en aveux.

ROLES. — Ceci tranche le débat. Ce sont des simples. Ils ont écouté la colère.

BASILE. — Lazarre Lignès avoir mis le feu au couvent ! Mais quelle folie les a pris ? Et qui sont les autres ?

FRANCESCO. — Des camarades à lui, des buveurs de sa clientèle. Sa femme, Pia, n'est pas étrangère à l'affaire.

BASILE. — Pia ! Non ça ! Comment y croire ? Il faut que j'aille leur parler.

FRANCESCO. — C'est cela. Tâchez d'en obtenir quelque chose de clair. Ils sont épouvantés et se voient pendus. On ne peut rien en tirer.

Basile sort affolé.

ROLES. — Eh bien, vous voyez que tout se déroule sans encombre. On ne retiendra pas longtemps ces malheureux, je suppose ?

FRANCESCO. — Répondez-moi vite ! Qu'est-il advenu de Maria ?

ROLES. — Que voulez-vous dire ?

FRANCESCO. — Où est-elle ? On ne l'a pas vue quitter le couvent avec les autres Sœurs !

ROLES. — Mais, monsieur !... que sais-je, moi ! Je n'ai revu monseigneur qu'entre deux portes. Il revenait à peine d'ici quand nous avons reçu la nouvelle de l'incendie.

FRANCESCO. — Elle n'était pas pour vous surprendre.

ROLES. — C'est-à-dire que nous étions convenus d'avoir l'assentiment préalable de l'évêque. Le délai fut si court. Vous n'avez pas attendu. Le temps m'a manqué...

FRANCESCO. — C'est affolant ! Dans quelle affaire nous sommes-nous aventurés ! Je conçois les plus grandes craintes.

ROLES. — Voyons ! voyons ! vous n'avez pas laissé les choses aller ainsi, au hasard. L'entreprise demandait du soin, de l'attention.

FRANCESCO. — Nous nous sommes quittés d'accord. Sans nouvelles de vous, je laissais faire. Vous avez eu mille fois le temps de me prévenir.

ROLES. — Pouvais-je croire que vous seriez léger au point de tabler uniquement là-dessus ? Il fallait vous entourer d'autres garanties. Mais, enfin, ne dramatisons pas. Que redoutez-vous ?

FRANCESCO. — Oh ! à présent, je ne crains plus, j'en suis sûr, Maria gît dans les décombres.

ROLES. — Ne dites pas d'horreurs ! Calmez-vous. Toutes ses filles sont sorties. Pourquoi serait-elle demeurée ? Monseigneur n'eût pas toléré cela.

FRANCESCO. — L'évêque ignorait, je le vois, notre stupide machination ? Je sais qu'il n'a pas pu prendre contact avec l'abbesse.

ROLES. — Votre soupçon est absurde ! Voulez-vous m'expliquer pourquoi elle seule se serait entêtée...

FRANCESCO. — J'ai fait commencer des recherches. J'ai parcouru les ruines. Rien ! Où toucher l'évêque ? Il faut savoir immédiatement. Il faut mener une enquête.

ROLES. — Je précède monseigneur de peu. Mais la certitude que les Sœurs étaient sorties me donnait tous les apaisements.

FRANCESCO. — Allons au-devant de lui. Nous allons tout lui avouer. Je dois retrouver Maria !

ROLES. — Vous perdez la tête. Vos confidences brusquées, et désormais inutiles, ne serviront qu'à embrouiller les choses. En quoi peuvent-elles nous éclairer ?

FRANCESCO, *se dirigeant vers l'issue.* — Ah ! nous verrons. Allons !

Il se dispose à sortir.

ROLES, *sans bouger.* — Je vous en prie, un peu de sang-froid, un peu d'empire sur vos nerfs. Vous allez ajouter au désarroi général. La vue de ce prêtre étourdi et incapable tout à l'heure, ne vous a-t-elle...

FRANCESCO. — Vous êtes malheureusement trop capable !

Bruits au dehors. Entre l'Evêque.

L'ÉVÊQUE. — Quel effroyable gâchis ! monsieur le coadjuteur.

ROLES. — Hélas ! monseigneur...

FRANCESCO. — Monseigneur, où est à présent Maria de Mello ?

L'ÉVÊQUE. — Je viens vous le demander. Vos soldats aux portes du couvent...

FRANCESCO. — Vous ignorez donc tout ?

L'ÉVÊQUE. — Je ne saisis pas le sens...

ROLES. — Monseigneur ignore, vous le voyez, ce qu'il est advenu de la Révérende Mère après son départ.

FRANCESCO, *à l'Evêque.* — Mais vous ne saviez pas quel risque nous avions pris !

ROLES, *rapidement.* — Monseigneur, M. Nogueira vient de découvrir que l'incendie n'est pas un accident. Les coupables sont arrêtés. Les Sœurs étaient sorties auparavant. Mais nul ne sait où se trouve la supérieure.

L'ÉVÊQUE. — Dieu nous épargne cela ! Malheureuse enfant. Je n'ai cessé de me reprocher mon échec. C'est la rançon d'un diocèse de nous interdire les paroisses. Est-ce que les âmes désormais me sont ainsi fermées ?

ROLES. — Monseigneur, est-ce vous le coupable, soudain ?

L'ÉVÊQUE. — Je me demande encore s'il est un coupable. Et s'il en est un, je préférerais que ce fût moi !

FRANCESCO. — Mais c'est vous, c'est nous ! Nous sommes les bourreaux !

ROLES. — Vous êtes insensé, monsieur Nogueira. Si l'on vous entendait ! Monseigneur, quittons ce terrain, je vous en conjure. Le gouverneur n'est pas en état de vous comprendre.

L'ÉVÊQUE. — Il est un langage pour la chaire, un style pour les lettres pastorales, mais préservons l'humble dialogue de l'examen de conscience. Prétends-tu que les prélats soient exempts de toute faute, dispensés de toute erreur ?

ROLES. — Cependant, moins que d'autres tentés, moins que d'autres induits. D'ailleurs, là n'est plus la question !

L'ÉVÊQUE. — Roles, mon fils, tu n'es plus un jeune diacre. Mais tu ne sais pas encore tout. Il y a des replis dans l'âme toujours insondés. Le chirurgien qui était l'an passé à mon chevet disait : « Avec mon scapel je vais toujours à la découverte ! » Et je pensais, moi, que je n'en aurais jamais fini non plus de découvrir de nouveaux détours à l'interrogation des cœurs... Et j'en suis las !

ROLES. — Monseigneur, ce sont là propos de moines.

FRANCESCO, *excédé.* — Vos propos à tous deux sont hors de saison. Ah ! excusez-moi ! Je ne peux plus rester à rien faire. Je retourne là-haut.

Il sort.

L'ÉVÊQUE. — Que pouvons-nous faire qu'attendre ? Oh ! tu dis vrai, mon fils ; il est peut-être venu mon temps de retraite. Mais je suis aussi comme ces vieux médecins tout cassés, plus riches de sagesse que de science à la fin. On ne les appelle plus, mais eux ne peuvent fermer leur trousse. Seulement voilà qu'un grand malade a eu besoin de moi, tout à coup. Et je me suis mis à l'achever avec des remèdes violents. Ces remèdes-là vous sauvent ou vous emportent ! — Mais faut-il donc si longtemps pour fouiller ces ruines ?

ROLES. — Monseigneur ! ne vous alarmez pas. Elle est en sécurité quelque part. J'en ai la conviction.

L'ÉVÊQUE. — J'envie ta sérénité !

ROLES. — Vous donnerez-vous du remords pour avoir voulu sauver ? Vous-même êtes allé frapper à cette porte close.

L'ÉVÊQUE. — Etait-ce au-dessous de ma dignité !

ROLES. — Non, si vous aviez réussi.

L'ÉVÊQUE. — Tu parles comme un juge. L'Eglise aura en toi un grand administrateur de biens séculiers, Roles ! Il faudra ne point laisser les âmes en friche.

ROLES. — Mais je les jugulerai ! Voyez ce que c'est que la licence.

L'ÉVÊQUE. — Si la Foi n'avait tempéré tes aspirations despotiques, tu eusses campé le type parfait du procureur sanguinaire.

ROLES. — Monseigneur, vous n'êtes guère indulgent que pour Maria de Mello, aujourd'hui.

L'Evêque. — Le juste n'a pas besoin d'indulgence.

Roles. — Je n'en demande pas pour moi. Mais pour les autres justes, la punition du crime est un encouragement. Ne désespérons pas la vertu.

L'Evêque. — Je sais. Je sais ce qu'il faut sacrifier pour épargner de plus grands ravages. Mais je ne puis oublier le pécheur solitaire. Et, peut-être, n'était-ce pas ainsi, ce bref du pape à la main, que je devais aller vers elle. Le bon Pasteur n'allait point appelant sa brebis à cris pleins de menaces. Elle s'est terrée, la pauvre, tremblante et craintive !

Roles. — Craintive, monseigneur ! Elle était barricadée dans sa tour d'orgueil. Elle est cuirassée d'arrogance et de mépris. Elle a suscité la colère du Saint-Père. Devons-nous douter du Saint-Père ?

L'Evêque. — Tu sais bien que Rome agit sur nos rapports. Maintenant cette petite nous montre ses griffes en reculant. Elle est faible et tourmentée. C'est une petite bête fiévreuse que sa blessure rend folle.

Roles. — Vous dites bien que c'est une bête. Elle peut beaucoup de mal.

L'Evêque. — Elle ne peut aucun mal. Sais-tu quel nom se donnait Thérèse de Avila ?

Roles. — Je ne m'en souviens pas.

L'Evêque. — « Je suis, disait-elle, une bête d'amour ! »

Roles. — Mais celle-ci est une bête féroce. Elle dévorera Dieu même.

L'Evêque. — Elle est maigre et contrariée. Jeune louve, peut-être ! Mieux vaut la rage que la tiédeur. Dieu demande à être reçu de grand appétit.

Roles. — Mais il ne veut pas être au service d'une gloutonnerie impérieuse de l'âme. Heureusement que vous n'avez pas senti plus tôt de telles hésitations. Cette bonne paroisse toute retournée ! Craignons les hérésiarques, monseigneur.

L'Evêque. — Fils, craignons l'inclémence et le courroux.

Pas au dehors. Entrent Francesco, Pia, Lazarre, Pedro.

Francesco, *venant derrière les trois villageois.* — Voici les meneurs de cette bande !

Pia. — Nous ne sommes pas seuls. Il n'y a pas que nous.

Pedro. — Et ceux-là fouillent les ruines en toute liberté.

Francesco. — Ils n'iront pas loin s'ils veulent fuir.

Lazarre. — Nous ne voulons pas fuir. Nous n'avons rien fait de mal.

Francesco. — Vous en étiez moins sûrs tout à l'heure !

Pia. — M. le curé nous a expliqué depuis. On s'est laissé emporter, voilà.

Francesco. — Vous êtes probablement des assassins. Allez, répétez devant monseigneur !

Pia. — Le couvent était vide. On les a vues sortir. On n'aurait jamais fait ça !

Francesco. — A quoi bon votre geste alors ?

Pia. — On voulait tasser le terrier pour empêcher la bête d'y revenir.

Roles, *à l'Evêque.* — Appréciez, monseigneur, à quel point cette fille les avait égarés.

L'Evêque. — Je vous en prie, je désire entendre ces gens.

Lazarre. — Et puis on l'avait décidé avant. Mais on ne l'aurait jamais fait. Elles étaient sorties. On le savait bien.

Francesco. — Vous en êtes sûr ? Toutes ?

Pedro. — Certain. C'est vrai qu'on ne ne l'aurait jamais fait sans ça.

Francesco. — Vous les avez vues ?

Pia. — Oui, oui, ils les ont vues.

L'Evêque. — Et la supérieure les accompagnait ? Vous en êtes certains ?

Silence.

Francesco, *très haut.* — On vous dit : « Vous en êtes certains ? »

Pia. — Eh bien, Pedro ?

Pedro. — J'en sais rien.

Lazarre. — Tu disais pourtant...

Pedro. — J'ai jamais dit que Maria y était.

Pia. — Mais tu les as vues !

Pedro. — C'est-à-dire qu'on me l'a dit.

Francesco. — Qui ? qui ? Vous ne les avez pas vues vous-mêmes ? Qui les a vues ?

Pedro. — J'en sais plus rien moi. Un soldat.

Francesco. — Un soldat ! Quel soldat ? Un gradé ?

Pedro. — Je ne sais plus, moi. Ils se ressemblent tous. C'est tous les mêmes avec ces costumes militaires. C'était un grand, comme vous a peu près. Il m'a dit comme ça qu'elles étaient toutes sorties. On travaillait ensemble à une maison détruite. « Toutes les filles sont sorties. Nous allons rentrer au cantonnement », qu'il m'a fait.

Francesco. — Et c'est tout ?

Roles. — Vous vous y perdrez. C'est d'une confusion.

Entrent Gonfalo, Esteban soutenant Maria, puis Basile.

Pia. — Les voilà, les autres, avec elle !

Francesco, *se précipitant.* — Vous êtes vivante !

Maria tombe à genoux. On s'empresse.

Esteban. — La Sœur était dans sa cellule, par terre, recouverte de cendres et de plâtras ; une poutre lui barrait la poitrine. Elle souffre. On a eu toutes les peines du monde à la dégager.

L'Evêque. — Ma fille, Maria !

Pia. — Permettez-moi de lui rafraîchir la figure.

Francesco. — Maria... mon amie, que ressentez-vous ?

Pia. — Faut pas qu'elle parle. Transportons-là à l'intérieur.

Maria. — Laissez-moi ici.

L'Evêque. — Permettez à cette femme et à moi de vous donner quelques soins.

Francesco. — Maria, je vous le demande en grâce.

Maria. — Et moi je vous supplie de ne rien me demander. Pourquoi être venus me reprendre encore ? J'étais déjà partie, sans explication. Tout est à refaire. Vous m'aurez retenue jusqu'à la fin.

L'Evêque. — Ma fille, si vous vous sentez prête à nous quitter, je puis recevoir votre confession. Vous devez accepter ce que Dieu vous impose. Voulez-vous nous laisser, messieurs.

MARIA. — Que tous demeurent. Qui est de trop dans cette histoire ?

LAZARRE. — Mais nous n'y sommes pour rien, madame...

MARIA. — Vous, je vous ai vu venir, un brandon à la main. Je vous regardais faire. Je n'ai pas de reproche à vous adresser !

FRANCESCO. — Maria, vous vous exténuez. Taisez-vous. Prenez du repos. Nous allons vous installer dans la pièce voisine.

MARIA. — Francesco, vous ne voulez rien savoir de ce que vous aimez. Et moi je ne savais rien de moi-même, et je vous écartais pour tout apprendre de Dieu ; je vous écartais pour votre incrédulité, parce que vous êtes des incrédules. Mais Dieu me renvoie, mais vous me réclamez, et vous m'obtenez pour une dernière explication.

ROLES, *coupant.* — Nous n'avons rien à apprendre de vous.

L'EVÊQUE. — Vous demeurez une énigme devant les hommes, une coupable devant Dieu. Je suis son ministre, je veux vous écouter. Vous avez quelque chose à me livrer ?

MARIA, *elle s'est lentement redressée et va, comme se traînant, des uns aux autres.* — Vous me l'aurez arraché ! Vous m'aurez imposé mon salut, que je voulais ne devoir qu'à moi, l'aveu de mon salut par vous tous. Oui, vous m'avez sauvée de moi-même, et je vous dois, à mon tour, l'occasion de vous sauver aussi. Car vous êtes mes bourreaux, et vous devez accepter cela comme j'ai accepté d'être votre victime et ainsi de vous devoir mon salut. Non ! ce que vous réclamez pour Dieu n'appartient pas à Dieu. Il possède à présent sa part entière. A vous revient ceci. Je me suis écartée de vos préceptes et prescriptions romaines. Il ne faut plus m'en garder rancune. Tout est en ordre. Voyez ! Vous êtes autour de moi et chacun peut reconnaître ce qui lui incombe dans cette exécution. Ces gestes et ces paroles vous étaient assignés, et à moi d'y consentir. Je vous ai provoqués jusqu'à épuisement de votre résistance. Je vous ai attirés tout au bout de la tentation, comme vous m'y avez poussée. Et je suivais en même temps mon Dieu, qui est votre Dieu. Il m'était offert à la condition que je vous veuille pour bourreaux, que vous me vouliez pour victime. Mon action, c'était de vous subir et la vôtre était d'agir sur moi. Mon action était de vous amener à connaître votre crime. Le voici en face de vous. Oui, vous êtes tous coupables de cette mort dont je vais mourir. Je vous ai attirés vers mon gouffre et vous m'y avez précipitée. Il faut vous accommoder de cette vérité. Moi, j'en suis quitte, cette fois : je sens bien que j'en suis quitte, parce que je sais que je vous dois mon salut et non pas à moi-même. Je suis votre victime !

Elle s'effondre, face contre le sol, les bras écartés.

FRANCESCO, *à ses pieds.* — Maria ! Maria ! pardonne-moi, Maria !

ROLES. — Debout ! Relevez-vous. Votre indécence soulève le cœur.

Francesco s'éloigne.

L'EVÊQUE, *agenouillé près du corps.* — Roles, cette femme te fait évêque. J'irai sous la bure !

Il lui tend l'anneau épiscopal, qui tombe devant Roles. Ce dernier le considère sans bouger.

PIA. — Je me demande ce qu'elle a voulu dire. Elle prétendait qu'on l'a assassinée, mais qu'on l'a sauvée, ou quelque chose comme ça !

ROLES, *aux villageois.* — Vous autres, vous allez avoir des comptes à rendre.

BASILE, *qui pendant la scène s'est tenu silencieusement contre un montant.* — Le peuple se lamente et prie. Il invoque Maria.

ROLES. — Le peuple a coutume d'élire des saints parmi ses victimes !

RIDEAU

Maria. Roles.

Roles. Francesco.

6 ROLES. — *J'irai jusqu'au bout de votre chance.* (QUATRIÈME TABLEAU.)

7 ROLES. — *Hélas! j'ai parlé moi-même à l'abbesse. C'est une démente.* (SIXIÈME TABLEAU.)

8 MARIA. — *Quel prompt revirement! Je vous dis adieu.* (SEPTIÈME TABLEAU.)

9 Maria ferme sur soi la porte du cloître vide. (FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.)

10 MARIA. — *Et moi je vous supplie de ne rien me demander. Pourquoi être venus me reprendre encore? J'étais partie sans explication. Tout est à refaire. Vous m'aurez retenue jusqu'à la fin.* (HUITIÈME TABLEAU.)

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte).

Deux Novices. Aurora. Maria. Valeria.

Maria.

Pia. Maria. L'Evêque. Francesco.

A CHACUN SELON SA FAIM devant la critique

NAISSANCE D'UN DRAMATURGE.

Le nouveau spectacle du Vieux-Colombier constitue l'événement dramatique le plus important de la saison, le seul peut-être qui ait chance d'être gros de conséquences pour l'avenir. Non seulement il nous confirme la classe d'un metteur en scène, M. Raymond Hermantier, et d'une jeune comédienne, Mlle Muriel Chaney, qui ne nous avaient jusqu'ici donné que des promesses et qui passent d'un seul coup au stade de l'accomplissement, mais encore il nous révèle un auteur dramatique dont le coup d'essai est presque un coup de maître. Je salue avec joie les débuts de M. Jean Mogin, dont j'ignore tout, sinon qu'il n'a pas trente ans et qu'il use, dès sa première pièce, d'un style et d'une rigueur où n'atteignent jamais que les grands dramaturges. Grand dramaturge, M. Mogin ne l'est pas encore ; mais il a l'étoffe d'en devenir un, ce qui fera comprendre et partager mon allégresse. Allons ! il ne faut jamais désespérer du théâtre, puisque la semaine où j'ai dû subir *La Grande Pauline et les petits Chinois* est aussi celle où le bonheur d'*A chacun selon sa faim* nous est offert.

FRANCIS AMBRIÈRE,
dans *Opera.*

LA VOIE DE LA TRAGÉDIE.

Nous venons d'assister, avec cette présentation d'*A chacun selon sa faim,* non seulement à la production d'une pièce remarquable, mais probablement aussi à la naissance d'un auteur. Si l'on considère, en effet, qu'*A chacun selon sa faim* est la première manifestation dramatique de Jean Mogin et qu'elle porte déjà cependant de bout en bout les marques d'un talent tout à fait sûr et des plus attachants, que n'est-on pas en droit d'attendre de l'avenir ?

A la suite de beaucoup — mais y entrant tout de suite en maître — Jean Mogin a pris la voie de la tragédie historique et symbolique. L'aisance, la justesse de sa langue réussissent à obtenir le difficile accord entre l'évocation des faits passés et l'allusion à l'actualité contemporaine.

Aux qualités de la langue se joint chez Jean Mogin la beauté du sujet. A quoi s'ajoute encore une conduite sûre et suffisamment nerveuse de l'action, une psychologie exacte, colorée et même souvent assez riche, le sens des grands effets dramatiques. Ce sont là bien des qualités !

MARC BEIGBEDER,
dans *Le Parisien Libéré.*

TOUT RÉSONNE ET TOUCHE.

Il est impossible de ne pas écrire ici tout de suite le nom de Charles Dullin. *A chacun selon sa faim* — qui est la première pièce de Jean Mogin — est la dernière que Charles Dullin ait lue et aimée, à laquelle il ait consacré les feux de son dernier enthousiasme. Il en a choisi lui-même le metteur en scène, Hermantier, parce qu'il lui semblait retrouver dans le jeune et passionné Hermantier les échos de sa jeunesse et de sa passion. Enfin les interprètes d'*A chacun selon sa faim* sont presque tous des élèves de l'Ecole d'art dramatique qu'il avait fondée et qu'il a remise avant de mourir en bonnes mains. Au lendemain de l'hommage que les metteurs en scène ont rendu à Charles Dullin en son Atelier, les soirées du Vieux-Colombier lui sont un autre hommage rendu par un jeune auteur, un jeune metteur en scène, de jeunes acteurs. L'hommage même qu'il eût aimé.

... C'est une « première pièce » très étonnante, d'une qualité de style exceptionnelle et où les personnages débordent de vie et de vérité, humaine et symbolique à la fois. C'est la belle et bonne pièce, où tout résonne et touche. Je tiens la scène de la deuxième partie, où Maria dit adieu à la dernière de ses sœurs et demeure seule dans le couvent qui va brûler pour un très beau moment de théâtre, sans grandiloquence, que l'on sent venir, qui est nécessaire, et s'épanouit enfin exactement comme il devait s'épanouir...

JACQUES LEMARCHAND,
dans *Combat.*

UN DÉBAT SÉVÈRE.

Monsieur JEAN MOGIN est un jeune auteur belge. Il n'a pas trente ans. Il a écrit une pièce, une « première pièce ». Ce n'est pas un vaudeville à quatre personnages, avec décor unique et apparition d'une agréable jeune personne en sous-vêtements. C'est une pièce à quatre décors et à dix-neuf personnages. C'est une pièce austère. Une pièce où il n'est pas question d'amour, sinon d'amour mystique. Une pièce qui met en scène un débat religieux dans ce qu'un tel débat a de plus sévère. La jeunesse ne doute de rien.

La jeunesse aurait-elle raison ? M. Jean Mogin a trouvé un mécène : l'Etat, qui aide chaque année quelques « premières pièces » à tenter leur chance. Il a trouvé un metteur en scène, M. Raymond Hermantier. Il a trouvé un théâtre — le Vieux-Colombier — pour donner asile à sa pièce ; et, si l'on en juge par l'accueil qu'a reçu cette pièce le jour de sa présentation à mes confrères de la presse, il pourrait bien avoir trouvé un public.

Disons-le sans tarder. L'ouvrage de ce jeune audacieux mérite l'attention qu'il a forcée dès l'abord. M. Jean Mogin est auteur dramatique d'instinct. Il sait conduire une scène. Ses répliques ont un rythme de théâtre. Sa langue est forte, sûre, sans longueurs, sans ornements inutiles, dépouillée. Il a le don des mots qui touchent la cible, des formules efficaces.

THIERRY MAULNIER,
dans *La Bataille.*

FERVEUR, ACCENT, STYLE...

Metteur en scène, décorateur, costumier et acteur, Hermantier a réalisé un spectacle qui le classe — puisqu'il paraît que c'était encore à faire — au premier rang des jeunes animateurs. Metteur en scène, il a fait un très sensible effort de dépouillement. Décorateur, il a su concentrer la pièce et ses harmoniques dans une sorte de « caisse de résonance » où la moindre vibration du texte est mise en valeur. Enfin c'est aussi l'interprète qui, chez Hermantier, s'est épuré. Son coadjuteur est une création saisissante.

Muriel Chaney joue l'abbesse avec toute la passion d'un tempérament que le métier aide maintenant à s'extérioriser. Je crois bien que c'est là le « grand début » d'une belle carrière. Mais il faut citer aussi Charles Charras, qui compose un pittoresque curé, Jean-Claude Michel, Monique Hermant, Françoise Moreau, Marie Paillet, Bernard Musson, Elan Lavigne, Guy Pierauld, Lamandé, Pradal, Dupuy, dont je n'ai plus la place de dire les mérites personnels. Tout cela fait un spectacle plein de ferveur, d'accent et de style...

GUY VERDOT.
dans *Franc-Tireur.*

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1950. — Imprimeur no 117.